

NOUVELLES DE DANSE

CRISE DU COVID :
LA DANSE À BOUT
DE SOUFFLE

HIVER 21 - N° 79

Trimestriel d'information
et de réflexion sur la danse
Édité par Contredanse





SOMMAIRE

- P. 03 **HOMMAGE À MICHEL CHEVAL**
- P. 06 **PRATIQUES**
Entretien avec
Hubert Godard
Par Patricia Kuypers
- P. 06 **DOSSIER**
Crise du Covid :
La danse à bout de souffle
- P. 07 Les défis de l'incertitude
Par Wilson Le Personnic
- P. 14 Corps & lien
Par Marie Baudet
- P. 16 Jeune Public : l'éloge du vivant
Par Alexia Psarolis
- P. 17 ékla, journal de bord
Par Sarah Colasse
- P. 18 La danse est-elle facebookable ?
Par Rosita Boisseau
- P. 20 **PUBLICATIONS**
- P. 23 **CONTREDANSE**

« Se réinventer ! » Combien de fois ne l'avons-nous entendu ? La culture n'a pas besoin d'injonction à développer sa créativité, c'est son essence-même. Lancé par les politiques, repris en écho dans la presse et sur les réseaux sociaux, ce beau vocable à dimension poétique ne désigne-t-il pas – sans oser la nommer – la digitalisation ? Festivals 100 % numériques, captations en ligne, expériences immersives et autres propositions connectées, les arts de la scène rivalisent d'imagination pour penser des alternatives au vivant. Facebook, YouTube and co – ces GAFA qui, eux, ne connaissent pas la crise – offrent aux artistes la visibilité dont ils sont privés (sans verser de droits d'auteurs...) tandis que le public en ligne et doté d'ubiquité savoure des spectacles à prix modiques, voire 100 % gratuits. L'enjeu ? Rester visible pour rester en vie. En cette période à l'arrêt, le numérique draine d'indéniables opportunités... et des écueils tant économiques qu'esthétiques. Car on ne passe pas du physique au virtuel en un clic. Les captations en ligne, à moins d'avoir été pensées pour Internet et réalisées par des professionnels qui en maîtrisent les codes, ne sont qu'un pâle succédané de spectacle vivant. La danse au temps du coronavirus, si elle devait continuer à se dématérialiser, doit repenser son modèle pour crever l'écran. C'est l'un des nombreux chantiers, aux enjeux stratégiques, sur lesquels planche la ministre de la Culture Bénédicte Linard. Dans ce contexte d'ultra-connexion, comment débrancher ? Investir les musées ou l'espace public pour retrouver un corps incarné, les idées ne manquent pas. En attendant le vaccin, cette livraison 100 % papier se fait l'écho, en pleine tempête, de la détresse des opérateurs et des compagnies dont nous n'avons pu, exceptionnellement, relayer les créations aux dates mouvantes et incertaines, peu compatibles avec une publication trimestrielle.

Ce numéro particulier à plus d'un titre, nous le dédions à Michel Cheval, ancien directeur de Contredanse (et pas seulement). À l'instar de Philippe Grombeer, disparu il y a quelques mois, un homme de l'ombre mais haut en couleurs qui préférerait œuvrer en coulisses que fouler les plateaux, parti avec l'élégance de la discrétion. Un hommage qui rime avec voyage, pour « l'éternité et un jour »¹.

PAR ALEXIA PSAROLIS

¹ Film de Théo Angelopoulos, dont Eleni Karaindrou a signé la musique.

RÉDACTRICE EN CHEF Alexia Psarolis RÉDACTION Marie Baudet, Rosita Boisseau, Sarah Colasse, Anne Golaz, Wilson Le Personnic, Patricia Kuypers, Alexia Psarolis
COMITÉ DE RÉDACTION Contredanse PUBLICITÉ Yota Dafniotou
DIFFUSION ET ABONNEMENTS Laurent Henry MAQUETTE SIGN MISE EN PAGES Alexia Psarolis
CORRECTION Ana María Primo IMPRESSION Imprimerie IPM
COUVERTURE Nadia Vadori-Gauthier, Une minute de danse par jour, danse 1892, 19 mars 2020
ÉDITEUR RESPONSABLE Isabelle Meurrens / Contredanse - 46, rue de Flandre - 1000 Bruxelles

Tirage : 4 000 exemplaires

NOUVELLES DE DANSE

est publié par **CONTREDANSE** avec le soutien des institutions suivantes :
*La Fédération Wallonie-Bruxelles (Service de la Danse), la COCOF
et la Ville de Bruxelles (Échevinat de la Culture)*

Pour le numéro
d'avril/mai/juin 2021
date limite de réception
des informations :
15 fév. 2021
ndd@contredanse.org



HOMMAGE

Figure bien connue de la danse en Belgique, ancien directeur de Contredanse, Michel Cheval s'en est allé. Les nombreux témoignages reçus, que ces pages ne pouvaient tous contenir, se retrouvent en ligne sur le site de Contredanse.

La dernière leçon de Michel Cheval

PAR L'ÉQUIPE DE CONTREDANSE

« Michel Cheval, comme l'animal ». Pour qui ne le connaissait pas, c'est ainsi que notre ancien directeur et ami avait l'habitude de se présenter. Nous n'avons cessé, depuis, de filer la métaphore hippique bien accordée à son allure.

Silhouette longiligne, cheveux noués en catogan, notre collègue a mené sa vie tambour battant. Pouvait-il se douter que, quatre années après avoir pris sa pension, une triste rubrique de Nouvelles de Danse lui serait consacrée ? Comment raconter sans émotion ce personnage romanesque, militant anarchiste et libertaire, voyageur-photographe, expert ès bulles...

Passe-Muraille, la voix aux détenus

Impossible d'évoquer son parcours professionnel atypique sans faire référence à des jalons biographiques. 1977, Michel Cheval, criminologue et psychologue, entame une thèse de doctorat sur la réinsertion des détenus. Des travaux qu'il mènera en lien avec un autre Michel, un certain Foucault, auteur de *Surveiller et punir*. Malheureusement, ses travaux scientifiques seront stoppés net en août 1979, lorsqu'avec l'avocat Graindorge – encore un Michel – il sera pris dans la tourmente d'une des affaires politico-judiciaires les plus célèbres de notre petit pays. En 1980, pour « rendre à la prison la haine qu'elle [lui] a donnée », Michel Cheval décide avec d'autres activistes de créer sur les ondes de Radio Air Libre une émission radiophonique qui donne voix aux détenus. À l'époque, l'évolution technologique permet aux radios libres d'émerger ; les ondes ne sont pas encore saturées et les prisonniers ont comme rare distraction le transistor acheté à la cantine. L'émission *Passe-Muraille* leur permet alors de communiquer avec leur famille et de faire entendre au dehors la réalité du monde carcéral. Ce regard clairvoyant que Michel portait sur le monde lui permit de saisir l'urgence des situations, son audace d'en proposer des alternatives et son engagement de les mettre en œuvre. *Passe-muraille* est restée emblématique pour des générations de militants qui, aujourd'hui encore, veulent offrir aux prisonniers un canal de communication.

Du Tilleul à la Balsamine

Mais ce n'est pas la radio qui nourrit l'homme et, c'est Carine Ermans du Théâtre du Tilleul



qui tendra la main à Michel Cheval en lui proposant un boulot de régisseur. Après un passage chez Liebens à l'ETM, et au Groupov, il rejoindra la Balsamine, où il entamera une très longue et fructueuse collaboration avec Martine Wijckaert. D'abord régisseur, programmateur, puis directeur. En février-mars 1992, avec l'équipe d'Indigo (Machiels, Bracconnier, Rangoni), il crée à la Balsamine le festival Danse à la Balsa. Thierry Smits, Nadine Ganase, Diane Moretus, Fatou Traoré, Carmen Blanco Principal, Monica Klingler, Marian del Valle seront parmi les premiers artistes à y présenter leur travail. Mais ce qui fait la spécificité de ce festival, c'est autant la découverte d'œuvres d'artistes émergents que la convivialité qui y règne. Public et artistes y sont accueillis « comme à la maison » pouvait-on lire dans le dossier de presse de l'époque. Ce festival reste toujours la référence en matière de soutien à l'émergence et inspire nombre de programmateurs encore aujourd'hui.

Période contredansienne

Après un long séjour en Amérique centrale, c'est à Contredanse qu'il posera ses valises professionnelles. Et c'est là que nous avons découvert l'animal ! Un directeur hors norme, prônant l'horizontalité avant l'heure, une bienveillance restée, encore aujourd'hui, le credo de la structure. À Contredanse, il n'était pas un directeur qui traçait des lignes, un capitaine de bateau qui aurait donné le cap, sa patte était la responsabilisation de chacun dans les

projets que nous menons. Partages de livres, discussions politiques, blagues potaches, découvertes musicales ou cinématographiques ont rythmé notre quotidien à Contredanse, en parallèle des projets artistiques développés par l'association, formations, rencontres et soirées festives autour de la sortie d'ouvrages. Par son écoute attentive, il aura coloré l'accueil des stagiaires ; par sa générosité, tous nos chorégraphes et artistes invités se seront sentis « comme chez eux ». Sans limite, il aura encadré toutes ces activités avec la discrétion et la passion qu'on lui connaît. Car la danse, Michel l'a aimée et soutenue durant de longues années. À Contredanse, pendant plus de 20 ans, à la Balsamine et à la RAC, où, comme coprésident aux côtés de Patrick Bonté, il défendit le secteur chorégraphique avec sa fougue habituelle. Un engagement sans faille, entre coups de pouce aux artistes et coups de gueule contre l'institution. Car le Cheval, sensible et généreux, était également rock et rebelle !

Passionné d'arts vivants, spectateur assidu, bibliophage... Son livre de chevet ? *La Dernière Leçon* de Noëlle Châtelet, un plaidoyer pour le droit de mourir dans la dignité. À l'image de Michel, parti au galop et à pas de velours. Si « Dieu est un fumeur de gitane », comme le chantait Gainsbourg, on peut déjà l'imaginer en bonne compagnie. •

Alexia, Anne, Baptiste, Claire,
Florence, Isabelle, Laurent, Yota

Un grand café avec du sucre et beaucoup de lait

On s'était revus à une manifestation. Je ne sais plus si c'était pour la Palestine, Solidarnosc, contre la peine de mort, ou si on criait ensemble : « Nucléaire ? Non merci ! »

Nous nous connaissions, Michel et moi, comme se connaissent les gens qui ont fréquenté un temps le même mouvement scout. (Attention pas n'importe quels scouts ! Des scouts laïcs, mixtes, le *Groupe Honneur...* Berceau des *Comédiens routiers* après-guerre, futurs fondateurs du Théâtre national.) Puis, il y avait eu *l'affaire Graindorge**, qui avait fait grand bruit et je savais, Michel, que tu avais passé des mois en prison.

Tout en manifestant, tu nous as parlé à Mark et à moi de ta situation d'après incarcération. Tu

étais devenu *persona non grata* dans le milieu psycho-social dans lequel tu travaillais. (Tu étais criminologue, passionné par le travail avec les prisons.) Tu animais bénévolement l'émission *Passe-Muraille* à Radio Air Libre. Mais tu cherchais un boulot. Nous, nous démarrions le Théâtre du Tilleul et entamions notre première tournée avec le spectacle *Le Jardin* de Jiri Trnka. Nous avions besoin d'un régisseur. Ce fut une chose vite conclue.

Les conditions de tournée en théâtre Jeune Public à l'époque n'étaient pas celles d'aujourd'hui. Beaucoup de représentations dans des gymnases d'écoles ou des arrière-salles de cafés et de maisons du peuple du fin fond de la Wallonie. Dès notre arrivée dans des lieux parfois improbables, ta première tâche était d'aller convaincre la

concierge de nous préparer des cafés avec du sucre et surtout « beaucoup beaucoup de lait ». Usant de tout ton charme et de ton humour, tu arrivais en général à tes fins. Sauf un jour à la Ferme du Biéreau. Il faut préciser que deux chiens accompagnaient nos tournées. Le nôtre, Maya, et celui qu'un prisonnier t'avait laissé en pension, un malamute de l'Alaska, nommé Bessie. Mais tu l'appelais Besse*, de ta forte voix, et cela nous faisait bien marrer. D'autant plus que ce chien disparaissait régulièrement pour faire mille bêtises, suivi par Maya qui l'assistait en tout. La Ferme du Biéreau était à l'époque encore une ferme avec un poulailler. Dès notre arrivée dans la salle, les chiens avaient disparu et on avait retrouvé le poulailler dévasté. Ce jour-là, nous n'avons eu ni café, ni sucre, ni lait.

Nous avons joué ensemble *Le Jardin* une centaine de fois. On s'entendait bien et on s'amusaient d'être ensemble. Quand nous nous sommes mis à la création de *Crasse-Tignasse*, on a eu besoin, Mark et moi, de chipoter tout seuls. Alors tu as été faire un tour chez Marc Liebens, à l'Ensemble Théâtral Mobile, puis... Mais ça c'est une autre histoire. En tout cas, c'était parti, tu étais « entré en théâtre ».

Puis Michel, on te doit aussi la rencontre d'Alexandre Obolensky, époux d'Anne Dosogne, avec qui tu avais travaillé à Infor Justice. Alexandre était un peintre merveilleux, que tu admirais énormément. Et nous aussi. (Il a peint presque tous les décors du Théâtre du Tilleul.) Il est parti lui aussi, un an et demi avant toi.

Quelle bonne idée nous avons eue tous les deux d'aller manifester ce jour d'automne 1981. Je suis heureuse que nous ayons pu faire ensemble un si joli bout de chemin.

Carine Ermans

* L'évasion spectaculaire de François Besse du Palais de Justice de Bruxelles le 27 juillet 1979 est à l'origine de *l'affaire Graindorge*.



Michel est parti et c'est une grande tristesse.

Nous avons peu l'occasion de nous voir ; quelques moments rares où nous étions dans le plaisir simple de la rencontre et des retrouvailles. Les souvenirs affluent et je suis frappé aujourd'hui de sa présence à des moments importants de ma vie. Le dernier étant sa participation avec Ruth à la fête de mes 60 ans. Il était là, fatigué mais souriant et gourmand de rencontres et de discussions et, comme toujours, dans une forme d'élégance, de joie et de simplicité.

Il est un moment où nous nous sommes retrouvés régulièrement. C'était en septembre 2002. Il m'avait proposé de travailler avec lui sur un projet qui lui tenait particulièrement à cœur : la commémoration des massacres de Sabra et Chatila commis en 1982.

Pour commémorer ces événements dramatiques et en perpétuer la mémoire, nous avons réalisé sept lectures publiques du texte de Jean Genet « Quatre heures à Chatila », accompagné d'un historique et d'une présentation du contexte politique de l'époque.

Sept théâtres bruxellois nous avaient accueillis : le Théâtre de la Balsamine, le Centre culturel Jacques Franck, L'L, le Théâtre de

Poche, le Théâtre national, le Théâtre Océan Nord et le Théâtre Varia. Ce fut un grand moment de partage et d'invention en sa compagnie. Nous étions quatre à l'accompagner dans cette traversée (Jo Deseure, Annick Vellut, Julien Roy et moi-même). L'expérience avait été bouleversante dans son contenu mais aussi dans sa restitution devant des publics.

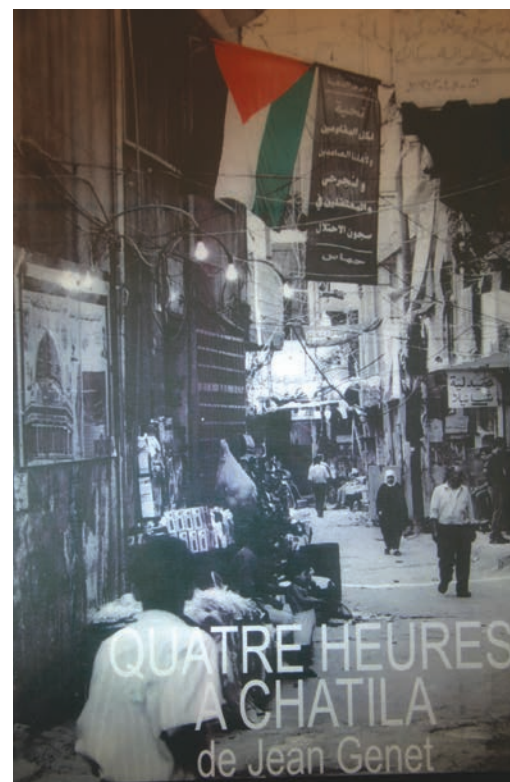
Il a vécu dans une sorte d'évidence que rien ne semblait pouvoir mettre à mal. Grand voyageur en compagnie de Ruth, vivant d'une vie pleine. Et qui, pour moi qui suis si casanier, me semblait exceptionnelle.

Je revois l'unique visite que nous lui avons rendue, avec ma compagne et ma fille, à sa « petite maison dans la forêt ». Il nous a accueillis avec une danse légère dans l'espace, accomplie pour que le miracle puisse avoir lieu. L'envol d'une gigantesque bulle de savon.

Merci, l'ami, d'avoir vécu si intensément et si joliment et d'en avoir donné le goût à ceux que tu as rencontrés. C'est une chance de t'avoir croisé et d'avoir pu partager quelques moments furtifs en ta compagnie.

Merci infiniment.

Pascal Crochet





Michel, le regardeur

Cette attention pour les mouvements,
pour ce qui se dit sans parler
Ça nous a donné un beau festival de danse
Michel, le rebelle
Ses prises de parole quand il y avait, ici
ou ailleurs, de quoi s'indigner
Ça nous a bien souvent tenus éveillés.
La douceur d'un geste, la force d'un mot,
sa façon à lui de changer le monde.

Christian Machiels

C'est un être cher qui nous est enlevé !

Son amitié, sa grande probité, son dévouement à la cause chorégraphique nous auront tous marqués autant que son engagement, sa présence forte à nos côtés. Je pense notamment à ces moments critiques des débuts de la RAC, autour de 2000-2005, quand la lutte était âpre et constante pour que la danse contemporaine soit reconnue et correctement aidée par les pouvoirs publics. Michel nous entourait de ses conseils et de ses propositions, nous lui devons beaucoup ! Je garde au cœur son sourire, son humour, son art de vivre et d'être là, avec et pour les autres, et la tendresse que je lui porte est inaltérable.

Patrick Bonté

Pour Michel...

Te voilà désormais au galop dans les grandes prairies sauvages et je te vois, Michel, notre grand Cheval, je te vois dans le beau souffle de la liberté absolue.

La liberté, Michel, tu fus son homme, son écuyer intransigeant, celui par qui toutes les barrières s'effondrent, celui par qui les paysages sont plus vastes, plus emblématiques de ce quelque chose qui nous habille d'insoumission.

Homme au travail, tu le fus, santiags et blouson de cuir, gros sac en bandoulière, ainsi tu paraissais tous les jours à la Balsa, avec des idées sur des papiers et des tournevis dans les poches. Ta joie était grande, tes colères parfois terribles mais cela, Michel, tout cela, était auréolé de ta foi d'enfant si souvent émerveillé et la lumière alors se mettait à danser dans ta crinière.

Nous en avons bavé, nous en avons aussi beaucoup ri, dans cette Balsa des premières heures, la Balsa sauvage où l'utopie était la règle et la fortune notre pauvreté inventive. Tu as construit, Michel ! Tu me fus complice précieux, celui d'une mission, caracoler à la marge des choses, résister, faire surgir l'invisible, être à l'ouvrage en somme.

En guise de viatique pour ton grand départ, j'évoquerai simplement deux choses, deux choses parmi les milliers que je pourrais évoquer, mais ces deux choses-là, vraiment, demeurent en mon cœur pareilles à deux diamants noirs.

Dans ma jeune vie, c'est vrai, j'ai bu comme un trou, jusqu'à basculer dans l'abîme. Un matin, j'ai arrêté, j'ai arrêté et je t'en ai averti, comme une enfant à la recherche d'une main sûre. Le soir de ce premier jour entièrement sec, tu m'as regardée et tu m'as dit, avec pudeur, *Tu as déjà changé de visage !...* Cette simple phrase Michel, elle m'accompagne encore, depuis un peu plus de 30 ans, cette phrase fut la clé de la liberté retrouvée et que tu me confiais. Merci. L'autre chose se déroule évidemment sur le plateau de la Balsa. C'est la nuit, on bosse sur le spectacle *La Théorie du Mouchoir*, on doit

être à 10 jours de la première. Au terme de la répétition avec les acteurs, on poursuit du travail technique, avec notre scénographe, Valérie Jung, et avec toi qui dirige notre petite équipe technique. Peu de moyens mais de grandes idées et la foi qui fait se soulever les montagnes, on travaille comme des pirates kamikazes ; les acteurs sont restés avec nous car tout le monde participe. On se repenche une fois encore sur un délicat problème : tout ce putain de plafond de décor doit, à un moment, se scinder en son centre et s'ouvrir en deux pans gigantesques pour libérer une mise à la volée de vraies cloches qui sonnent vraiment. Mais on n'ose pas tout lâcher d'un coup, on craint le pire pour la structure, pour les acteurs. Alors on y va par petites étapes, timidement, sans vraiment libérer le déchaînement de la matière ; et personne n'est convaincu, ça sent son compromis foireux. On se regarde comme des cons et puis – j'entends encore ta voix – tu dis : *Merde ! Le système devrait bien marcher, c'est un pari et il faut le tenter ! Est-ce qu'on est d'accord pour tout lâcher d'un coup et de voir ce que ça donne ??? Et si tout se pète la gueule, et bien, on n'aura qu'à retravailler jour et nuit pour réparer les dégâts !...* Et on le fait. Les acteurs se mettent en place, Valérie amorce le balancier des cloches, on lance plein pot le Requiem de Mozart, j'allume 10 clopes en parallèle et au repère, Michel, tu désactives les électro-aimants et... c'est sublime, deux ailes géantes qui s'ouvrent en balayant tout dans un souffle prodigieux, et puis ces cloches, mises à nu, entre lesquelles se balance l'actrice. On a hurlé, comme des fous. La structure tenait, on l'a fait et refait. Et bien Michel, ces moments où l'utopie existe, ces moments où la vie transfigurée par nos soins explose en splendeurs artistiques et follement humaines, Valérie Jung et moi-même, on s'en souvient encore. Nous étions alors, artistes et artisans habités, dans la nuit, l'âme chevillée au corps.
Bon voyage, Michel...

Martine Wijckaert



Photos :

p.3 © Michel Cheval

p.4, en-haut : affiche pour les 10 ans du Théâtre du Tilleul, 1991

p.4, en-bas : affiche pour la pièce "Quatre heures à Chatila", 2002

p.5 en-haut, pendant Danse à la Balsa © Anick Rolland.

p.5, en-bas : programme du Théâtre de la balsamine, 1993

PRATIQUES

Une fois n'est pas coutume, le chercheur et praticien Hubert Godard nous a accordé un entretien, à l'occasion de la publication d'un livre sur la respiration, un opus qui donne un accès concret à de ce qui se passe durant une séance. À paraître prochainement aux éditions Contredanse.

Le paysage que je respire Un entretien avec Hubert Godard

| PROPOS RECUEILLIS PAR PATRICIA KUYPERS

Depuis de nombreuses années Hubert Godard poursuit une recherche passionnée sur les ressorts du mouvement humain. Nourri de son expérience première de danseur et d'un questionnement sur le corps à partir de limitations physiques et de blessures, il a développé une collaboration avec l'univers médical, la recherche fondamentale et la clinique tout en combinant l'étude des différentes méthodes de conscience du corps telles que celles de Moshe Feldenkrais, de Matthias Alexander, d'Ida Rolf ou de Joseph Pilates.

Il réalise ainsi une synthèse originale où la pratique reste toujours intimement liée à une réflexion, sans cesse relancée par l'évolution des connaissances scientifiques. Son enseignement dans le département danse de Paris 8, qu'il a contribué à fonder avec Michel Bernard, ou dans la formation de professeurs en analyse du mouvement dansé au CND à Paris a marqué toute une génération d'artistes et d'enseignants. Sa capacité à éclairer les phénomènes physiques du point de vue de la phénoménologie, de la psychanalyse, de la neurophysiologie ou des pratiques corporelles ancrées dans une tradition spirituelle telle que le yoga ouvre à une nouvelle compréhension du mouvement. Créant des ponts entre la recherche, la science, la thérapie, l'esthétique, mais gardant la pratique et l'observation empathique au cœur de son intérêt, il défend une position éthique où l'altérité reste toujours au centre de son expérience.

L'édition d'un de ses textes, un événement rare, tant Hubert Godard privilégie l'authenticité et la richesse de l'événement vécu, a été rendue possible par la collaboration avec une danseuse et une praticienne en Rolfing¹, qui a facilité le passage de la pratique à sa traduction écrite. Plus qu'un exposé sur les théories qui sous-tendent la démarche, cet opus ouvre une porte sur ce qui peut se passer d'éminemment subjectif et d'imprévisible, durant une séance qui s'organise à partir de la question qu'amène la personne. En l'occurrence ici un psychomotricien voulant explorer sa manière de respirer, et touchant ainsi à un point essentiel de la recherche d'Hubert Godard, qui se



Biennale d'art de Venise, 2019. © F. Corin

concentre aujourd'hui autour de ces deux actes fondamentaux : marcher et respirer.

Ce texte sur la respiration propose un accès très concret à ce qui se passe pendant une pratique avec une personne. Sa manière de livrer un témoignage sur les séances manifeste comme une sorte de pudeur. Il y a un retrait, un choix de ne pas tout dire ou de ne pas tout montrer. Est-ce que c'est une intention explicite dans ta démarche d'écriture ?

C'était l'idée de rester au plus près d'une expérience de travail clinique, dans ce cas-là sur la respiration. Il me semblait important de garder le fil conducteur qui se crée durant la séance, qui se compose autant de silences que d'actes et de paroles. Ces séances ont été enregistrées. Il s'agit d'une série de cinq rencontres au cours d'une année, Charlotte Hess et Claudia Righini ont retranscrit l'audio, l'ont édité, puis me l'ont donné à lire. Le passage de l'expérience vécue à l'expérience éditée de-

mande une réécriture pour être intelligible au lecteur qui n'a pas assisté au phénomène ou partagé cette expérience. J'ai donc réécrit ma partition en restant le plus fidèle possible à ce qui se passait pendant les rencontres pour en faire finalement un condensé en un texte. Tu as raison de parler de pudeur parce que cela ne donne pas à voir la méthodologie de la session. Cela décrit une succession de petits événements qui ont été déclencheurs d'une bifurcation dans le sensible.

Quand tu dis que cela ne décrit pas la méthodologie, est-ce parce que tu n'as pas envie de la livrer ou que tu estimes que cela n'est pas parlant pour quelqu'un qui n'a pas suivi le travail ?

Ce ne serait pas le même écrit, ici cela prend une dizaine de pages. Si nous le faisons dans un esprit cognitif, en tentant de ressaisir tout ce qui se passe dans une séance, nous sommes obligés de développer beaucoup plus. Cela



© F. Corin

génère une toute autre dimension textuelle. Là il s'agissait de donner un aperçu, qui soit en même temps compréhensible et témoigne avant tout de l'importance d'être présent au moment où émerge le phénomène. C'est ce qui est au cœur de mes recherches actuelles : comment se composent nos habitudes sensibles ? C'est très présent dans des publications, comme par exemple celle de Baptiste Morizot. Dans son livre sur la manière d'être vivant², il dit que l'écologie ne peut pas réussir si elle se manifeste uniquement comme une indignation contre une forme de capitalisme, mais qu'il y a aussi besoin d'amour pour qu'advienne une puissance d'agir efficiente.

Une pensée écologique seulement cognitive est vouée à l'échec. À l'heure actuelle nous avons un déficit de rapport à la nature, à tous niveaux. Une approche sensible nécessite l'émerveillement, cela requiert un nouveau rapport au milieu, au vivant. Et l'endroit le plus intime de ce phénomène est la respiration dans son paysage.

C'est vraiment intéressant que ce soit justement une séance sur la respiration que tu nous proposes dans ce texte. La respiration est un phénomène involontaire, comment peut-on agir dessus ? Comment te positionnes-tu face à une personne qui arrive avec une telle question ? Comment la regardes-tu, quel est ton dispositif d'accueil pour l'aborder ?

C'est vraiment la première question qu'il faudrait poser. Ce dispositif d'accueil, ce que j'appelle la fonction éthique dans le sensible, ce serait d'être d'abord dans la réception, la présence ouverte à l'autre. Si je pose ma main sur autrui, avant de le toucher, c'est d'être touché soi-même dont il est question. C'est donner la possibilité à l'autre de se sentir reconnu et d'engager ainsi avec lui une relation réciproque. Je l'accueille dans mes mains, je

l'accueille dans mon regard, avec tous mes sens, dans une suspension provisoire de l'activité cognitive. Donc je vibre, je participe au phénomène qui a lieu dans le moment, alors quelque chose émerge de cette relation, avec ensuite le retour en arrière-fond du réflexif, bien sûr. Ce n'est pas de l'intuition pure puisqu'il y a un travail préalable, des connaissances sur la respiration, mais c'est le moment de la rencontre qui est le moment important, comme la rencontre avec le milieu ou avec le paysage où je vis. Cela convoque une écoute particulière que j'appelle une écoute éthique dans la mesure où c'est l'apparition de l'autre qui compte. Je n'ai aucune projection, aucun attendu, et aucun horizon par rapport à ce qui se joue. Ainsi je participe totalement du moment et puis surgit de la pensée, s'extrait une idée, advient un horizon, un chemin possible pour bifurquer par rapport à ce qu'il y avait de répétitif, de mêmété³ dans la respiration. Cela va permettre d'ouvrir une voie à une nouvelle motricité, une nouvelle gestuelle du respire.

Comment abordes-tu la personne, quelle est ta lecture du corps ?

Les modalités respiratoires dont je parle dans ce texte s'inscrivent dans la matrice de notre mouvance sensible tissée au fil du temps. J'utilise le terme « fonction haptique »⁴, étendu à l'ensemble de l'activité sensorielle, bien au-delà du seul toucher, pour signifier l'activité motrice facilitant la saisie d'une sensation ou au contraire nous défendant de cette sensation. Cette motricité particulière qui n'est ni instrumentale ni sémiotique peut ainsi augmenter l'impact d'un flux, réduire ou supprimer ce flux, ou finalement agir comme un tamis. Cette activité et ses modalités construites depuis la prime enfance, peuvent être conscientes, non conscientes, inconscientes.

Notre respiration est nichée dans cette fonction haptique qui lui sert de pré-mouvement. C'est là que réside le départ possible d'une sortie de nos schémas pneumatiques habituels lorsqu'ils nous contraignent. Cette première lecture nous donne à voir la relation au milieu qui prélude à la respiration, son paysage particulier. Vient ensuite la lecture des modes d'orientation de cette personne, de son jeu gravitaire : la construction de son sol, de ses orientations spatiales, bref de son attitude et de son horizon. Et dans un troisième temps la construction de ses gestes respiratoires : les appuis physiques, les trajets du souffle, la temporalité inspire/expire, l'intéroception⁵ et le système nerveux autonome.

Mais au départ ce n'est pas tant une question de structure, de muscle, ni même de coordination, il s'agit de modifier son être haptique, c'est-à-dire l'endroit où je touche le monde, où le monde me touche. Dans ce croisement dont parle Merleau-Ponty, cette chair du monde⁶, il y a quelque chose qui vibre et je peux ainsi ouvrir le souffle à d'autres possibles. Ce sont les prémisses de tout changement. •

1 Le Rolfing® est une méthode de travail corporel qui vise à une meilleure organisation de la posture. Elle s'exerce par une approche manuelle et éducative en séance individuelle. C'est une approche qui considère la force de gravité comme référence pour un alignement corporel le plus juste possible.

2 Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Actes Sud, 2020.

3 La mêmété d'après Paul Ricoeur : « Évoque le caractère du sujet dans ce qu'il a d'immuable, à la manière de ses empreintes digitales, (...) »

4 Haptique : Hubert Godard ne l'utilise pas au sens classique du terme qui désigne la composante active du toucher. Le toucher actif serait l'haptique et le toucher passif, le tactile, le toucher étant composé de ces deux actes, mais il a étendu ce concept à l'ensemble de la sensorialité, à tous les sens qui auraient donc tous cette dimension exploratoire.

5 Intéroception : perception par le système nerveux des signaux provenant de l'intérieur du corps, viscères, muscles, tendons et articulations, fascias, tissus conjonctifs, sensations organiques, etc.

6 Maurice Merleau-Ponty (préf. Claude Lefort), *Le visible et l'invisible*, Gallimard, coll. « Tel », 1988.



Lisa Da Boit/Cie Giollisu © Laurent Thurin-Nal

DOSSIER

COORDONNÉ PAR ALEXIA PSAROLIS

Crise du Covid : La danse à bout de souffle

La pandémie poursuit ses ravages, affectant toujours plus le corps collectif devenu un grand corps malade. Quelles sont les conséquences de cette crise sanitaire sur la création chorégraphique, sur la médiation et le Jeune public ? Enquête au cœur d'un secteur à bout de souffle.

Covid. Confinement. Déconfinement. Reconfinement. Ces incessants mouvements de « in and out » et « stop and go » ont extrêmement fragilisé le secteur chorégraphique, les artistes comme les structures. Comment la danse a-t-elle improvisé dans ce contexte instable ? Comment (sur)vit-elle cette crise sur le terrain ? Un art du toucher peut-il être corona-compatible ? C'est autour de ces questions que gravite ce dossier, en prise directe avec l'actualité. L'enquête que nous publions a permis de mettre en lumière les difficultés de chorégraphes et de professionnels, pris en étau entre mesures sanitaires, impératifs professionnels et économiques. Nombreux sont ceux qui dénoncent des négociations parfois complexes avec les pouvoirs subsidants pour obtenir un soutien financier, tandis que les caisses se vident à la vitesse grand V. Car la pandémie n'a fait que révéler au grand jour la précarité du milieu de la danse et accélérer les problèmes structurels qu'induit le statut des artistes. Avec une équation encore difficile à résoudre : celle de l'engorgement inévitable des programmations à venir et son corollaire, une déstabilisation de tout l'écosystème.

amont, les théâtres et les centres culturels menant des actions avec les publics se confrontent également à cette question : comment maintenir le lien ? Car la médiation en temps de coronavirus est loin d'être une sinécure. Il en va ainsi pour la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale de Molenbeek, Les Tanneurs, dans le quartier des Marolles, le Centre culturel de Forest ou encore Charleroi danse, avec qui Mauro Paccagnella développe une collaboration. Son projet ? CORPS ET ANTICORPS, une réflexion au titre éloquent sur « les conséquences de la crise du coronavirus sur nos gestes élémentaires de socialisation. »

Impossible dans ce dossier spécial Covid de faire l'impasse sur le Jeune Public. Au moment où les Rencontres de Huy, ce tremplin de visibilité, sont annulées, à l'instar du traditionnel « Noël au théâtre », comment les pièces seront-elles diffusées auprès des programmeurs ? Quant à l'art à l'école, peut-il continuer à se développer dans les mêmes conditions quand l'institution scolaire passe en code rouge ? Comment continuer à éveiller enfants comme ados et imaginer des alternatives aux écrans ? Car le numérique, depuis plusieurs mois, a submergé nos vies altérant notre rapport au monde et à l'art, avec un

bilan tout en nuances.

Si Terpsichore a chaussé ses baskets depuis plusieurs décennies déjà, elle a désormais sa chaîne YouTube et se dévoile sur Facebook. Un coup de pouce non négligeable en temps de confinement et de fermeture de salles. Cette enquête se referme donc sur la création chorégraphique et ses formes digitales, ainsi que sur des réactions de chorégraphes quant à ces nouvelles manières de créer et de donner à voir une œuvre. Si les avis divergent sur le numérique, vu comme opportunité ou comme un pis-aller, tous s'accordent sur ce sentiment d'impatience à retrouver ce que nous avons momentanément perdu : la connexion au vivant.

À l'heure du bouclage, le plan de soutien défendu par la ministre de la Culture à la Fédération Wallonie-Bruxelles pour l'un des secteurs les plus touchés par la crise vient atteindre 34,12 millions d'euros. Bénédicte Linnard élargit les aides aux opérateurs et artistes, subventionnés ou non, pour, déclare-t-elle, tenter de « prévoir l'imprévisible ». Une gageure par les temps qui courent. •

→ Les défis de l'incertitude Immersion dans un secteur à l'arrêt

| PAR WILSON LE PERSONNIC

Depuis plus de dix mois maintenant, le milieu de la danse traverse une crise sans précédent. Un état des lieux auprès de celles et ceux qui subissent cette brutale mise à l'arrêt devenait indispensable. Cette enquête non exhaustive donne la parole à une dizaine de chorégraphes et de professionnels de la danse en Belgique, sur leurs réalités du terrain et la résilience organisationnelle dans ce contexte de crise sanitaire. Bien que les expériences diffèrent d'un discours à l'autre, les réflexions de chacun se rejoignent sur de nombreux points communs. Rencontres.

À l'instar de leurs concitoyens belges, le secteur culturel entrainé le 17 mars dernier dans une première période de confinement, cessant toute activité physique de manière précipitée. Tenues de pallier cet arrêt brutal, les équipes artistiques et administratives ont dû faire preuve d'initiatives et de souplesses : « Le confinement a demandé de tout réorganiser en termes de fonctionnement et d'apprendre à suivre le travail à distance. Les sphères professionnelles et personnelles via l'expérimentation du travail à distance se sont retrouvées mélangées au tout début, perdues dans le monde des écrans devenus encore plus omniprésents. La charge, l'intensité et le rythme d'activités croissaient de façon exponentielle alors que tout autour rentrait dans une dynamique inverse, paradoxalement », nous confie la chorégraphe Olga de Soto.

Passée la stupeur des premiers jours, les équipes administratives, confrontées aux annulations sèches et aux reports de leurs activités, ont vu leur cadence de travail s'accélérer et leur savoir-faire s'adapter, souvent sur le tas. « Il y a eu beaucoup de négociations, parfois très complexes avec certains, pour obtenir un soutien financier. On s'est rendu compte qu'il n'y avait pas de règles définies, contrats signés ou non », constate Caroline Vermeulen (ZOO/Thomas Hauert). Plusieurs compagnies rapportent en effet le caractère fastidieux des

multiples procédures d'annulation ou de report selon les projets et de la situation des structures d'accueil : « Il a fallu demander à chaque théâtre quelles étaient leurs démarches ou quels étaient leurs soutiens : allaient-ils payer tout de même la session du spectacle ou une partie ? Allaient-ils rembourser les frais de voyage déjà engagés et pour certains annulables seulement à 70 % ? Allaient-ils reporter les représentations à la saison prochaine ou pas ? Chaque situation appelait une organisation différente », nous raconte Ecaterina Vidick (Hiatus).

La précarité des danseurs révélée au grand jour

« Nous avons dans un premier temps essayé de négocier avec les festivals et les théâtres afin de pouvoir rémunérer en priorité l'équipe artistique. Ce n'est pas parce que les dates sont reportées à dans un an que les danseurs n'ont pas besoin d'argent maintenant. Certains reçoivent des aides du gouvernement, d'autres non. C'était très important de pouvoir défendre leurs statuts et de les accompagner dans leurs démarches », indique Jan Martens. En effet, les aides du gouvernement belge ne sont pas identiques que l'on soit résident belge ou étranger, ce qui est extrêmement complexe dans le milieu de la danse étant donné que les distributions artistiques sont très souvent internationales. « Nous avons essayé de prendre en compte les situations de tout le monde afin que chacun, au final, puisse toucher presque le même salaire. Pour la première fois, les caisses de la compagnie sont vides, mais nous avons plus ou moins l'assurance – en étant une compagnie conventionnée – d'avoir la tête hors de l'eau en 2021. »

La crise sanitaire n'a fait que révéler au grand jour la précarité du milieu de la danse et accélérer les problèmes structurels qu'induit le statut des artistes. « De nombreux artistes et danseurs que je connais vivent à Bruxelles sous le seuil de pauvreté ou juste au-dessus », témoigne la danseuse et chorégraphe Vera Tussing. Si certains bénéficient d'une protection sociale et/ou d'un chômage partiel, de nombreux artistes n'ont perçu aucun revenu pendant plusieurs mois. Afin de pallier cette absence d'aide de l'État, plusieurs chaînes de solidarité à petite échelle et des actions de

soutien à destination du secteur de la danse ont été mises en place pendant le confinement. Parmi elles, un fonds de solidarité pour soutenir les artistes les plus précaires initié par Charleroi danse puis rejoint par Les Brigittines. Si ces solutions sont conjoncturelles et permettent, pour certains, d'endiguer certaines difficultés pour les mois à venir, la globalité des artistes interviewés ici demeurent inquiets face aux répercussions de la crise sanitaire sur les saisons à venir. Après plusieurs réclamations et pressions dans les médias, quelques compagnies subventionnées et plusieurs personnalités du spectacle vivant ont d'ailleurs été accueillies par le gouvernement fédéral, comme l'atteste le chorégraphe Alexander Vantournhout. « À la suite de ces concertations, le cabinet ministériel a confirmé être actuellement en train de repenser la distribution des subventions et le statut d'artiste en Belgique. J'ai envie de croire qu'un nouveau chapitre est en train de s'écrire. »

Un cadre de travail sécurisé ?

Avant que le gouvernement annonce le second confinement le 30 octobre dernier, répéter ou jouer des spectacles tenait parfois à un fil de plus en plus ténu, les compagnies étant confrontées à gérer les quarantaines imposées, les cas contacts et les arrêts maladie des uns et des autres. « On a beaucoup parlé de la sécurisation des théâtres pour le public et les équipes administratives mais très peu pour les artistes eux-mêmes. Dans notre pratique, nous ne pouvons pas forcément respecter les mesures de distanciation ou le port du masque. Mettre en place un cadre de travail sécurisé est très souvent impossible. On a parlé de bulle de travail mais nous cumulons tous de nombreuses activités circulant d'équipe en équipe. On ne peut pas décemment demander à un interprète d'arrêter de travailler avec d'autres personnes pour deux jours de contrat sur le mois », nous explique la chorégraphe Leslie Mannès.

Mais comment assurer la sécurité des danseurs dès lors que « le spectacle vivant englobe exactement tout ce qui, momentanément, ne devrait pas avoir lieu d'être : le contact corporel, la proximité, la collectivité,

les réunions sociales, la respiration, la transpiration, le crachat et l'énergie incontrôlable des corps dans un espace réduit », rappelle la chorégraphe Mette Ingvarstsen. En répétition pendant l'été, la compagnie Mossoux-Bonté a fait le choix de repenser toute la dramaturgie de leur nouvelle création afin d'appliquer les mesures barrières et la distanciation physique entre les danseurs au plateau : « Ils étaient très proches les uns des autres, c'était impossible psychologiquement de continuer dans cette direction », déclare Patrick Bonté. Il ajoute : « Nous avons décidé de changer radicalement la ligne du projet : les danseurs sont désormais séparés dans des sortes de couloirs et ne se touchent pas. De cette contrainte est née de nouvelles matières chorégraphiques auxquelles nous n'aurions sans doute jamais pensé avant la crise sanitaire. » Créée au Beursschouwburg en octobre dernier, la dernière pièce de la chorégraphe Ula Sickle aurait dû au départ se présenter en libre circulation mais les règles sanitaires ont nécessité ici aussi de repenser toute la mise en scène du spectacle : « Les interprètes auraient dû se déplacer dans le public et même s'allonger et chanter très près de lui. Mais la pandémie nous a obligés à revoir le dispositif : les interprètes jouent désormais à distance entourés par les spectateurs. »

Des projets et des collaborations ad hoc

Face à leur baisse d'activité, de nombreuses compagnies ont essayé de diversifier leurs initiatives et de développer de nouveaux projets qui tiennent compte des mesures sanitaires. Afin de garder une dynamique de travail et un contact avec la communauté de la danse,

Daniel Linehan a proposé des workshops gratuits dans les parcs de la ville de Bruxelles (*Land Connection Practices*) ou encore des marches en forêt (*Forest Walks*) exécutées avec des membres fidèles de la compagnie. « Ces nouvelles activités nous ont permis de mettre notre réserve financière au profit des artistes sans contrat pendant cette période », précise Ecaterina Vidick.

Inquiète de voir de nombreux jeunes hors des circuits institutionnels traditionnels perdre leurs résidences, la chorégraphe Louise Vanneste est venue en aide à plusieurs artistes en puisant dans le budget de sa compagnie, Rising Horses : « Lorsque les jeunes chorégraphes perdent leurs résidences et leurs rendez-vous avec les programmeurs, c'est juste le vide sidéral. Être en contrat-programme a permis de traverser cette période avec beaucoup moins d'inquiétude que d'autres. J'ai souhaité mettre à profit mes outils pour aider certains artistes qui n'ont pas de chômage ou qui essaient d'avoir leur statut d'artiste. Nous avons donc coproduit la résidence d'un jeune chorégraphe qui s'est concrétisée par une représentation dans *Unlocked* à Charleroi danse. Nous avons également versé deux bourses à deux jeunes artistes qui étaient en résidence mais qui n'avaient pas de production. » Cette période de latence lui aura aussi permis de mettre sur pied un projet de lieu de résidence et de recherche transdisciplinaire en lien avec le quartier à Molenbeek, en compagnonnage avec Ayelen Parolin, Mauro Paccagnella et sous l'égide de Grand Studio. Soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles dans le cadre de l'appel à projet « Un futur pour la Culture », cet espace a pour ambition d'accueillir les trois compagnies mais aussi des artistes émergents en résidence.

Des alternatives 2.0

Contraints de fermer leurs portes et d'annuler leurs programmations, les théâtres et les festivals se sont alors mobilisés en ligne afin de proposer des alternatives. « Il y a eu au début de la crise une course effrénée à la communication à tout prix, comme une peur d'être invisible, d'être oublié. Pendant ce temps suspendu qu'était le premier lockdown, cela m'est apparu comme une sorte d'agitation désespérée, comme si l'on continuait à crier alors que le silence s'était fait tout autour de nous », constate Leslie Mannès. Tous les artistes interrogés et cités dans cette enquête confirment d'ailleurs avoir été sollicités par des théâtres ou des festivals pour créer du contenu numérique. Mercedes Dassy, notamment, témoigne : « On m'a demandé au début du premier confinement de faire une capsule vidéo, proposition que j'ai acceptée car cette commande était rémunérée. Au début, personne ne comprenait rien à ce qu'il se passait, on acceptait toutes les propositions car ça nous amusait un peu et ça faisait un peu d'argent. Il n'y avait pas encore eu cette profusion de vidéos sur les réseaux sociaux qui commençaient à transformer les artistes en professionnels de la communication. J'ai eu un peu l'impression que, pour la plupart des structures, ces vidéos étaient une manière de garder leur page Facebook active. »

En novembre dernier, la RTBF annonçait mobiliser 1,6 million d'euros pour financer la captation et l'enregistrement d'une cinquantaine de spectacles afin d'enrichir son catalogue de vidéos en accès libre. Plusieurs théâtres et compagnies ont également proposé des captations de spectacles pour pallier les annulations : le Théâtre royal flamand (KVS) a mis en



Olga de Soto Paper Lane, CWB Paris © Vadim Demotte



Jan Martens Any attempt will end © Phile Deprez

place pendant le second confinement une plateforme numérique avec des captations de « spectacles à la demande » accessibles gratuitement et la compagnie Rosas a quant à elle diffusé (en collaboration avec La Monnaie et le Kaaitheater) un spectacle en streaming live deux soirs de suite, après que celui-ci a été annulé à Bruxelles fin octobre. Si ces propositions restent pour le moment subsidiaires, beaucoup d'artistes s'inquiètent de cette nouvelle lubie digitale : « La temporalité, l'écoute, l'échange et les communautés qui prennent forme lors de représentations en live ne pourront jamais être recréées en ligne. Le vivant se doit de rester vivant, me semble-t-il. Il est fondamental aujourd'hui plus que jamais de défendre avec acharnement ce vivant, qu'il soit social, écologique, culturel et artistique », revendique Leslie Mannès, avant de contrebalancer : « Mais certaines initiatives en ligne ont aussi eu pour but de soutenir les artistes en générant des contrats, ce qui était tout à fait louable. »

Penser de nouveaux modes de tournée, un épiphénomène ?

Après avoir rencontré de nombreuses complications liées aux déplacements de ses interprètes pendant les répétitions de sa dernière création, Jan Martens pressent qu'il sera désormais de plus en plus compliqué de travailler avec des danseurs basés à l'étranger : « J'ai toujours aimé répéter une création dans plusieurs lieux mais je ne peux plus faire voyager autant de personnes à travers l'Europe. » Comme pour de nombreux chorégraphes interrogés pour cette enquête, la pandémie a rendu chez lui plus aiguë la question écologique, et plus particulièrement le bilan

carbone des tournées : « En 10 ans j'ai eu la chance de montrer mon travail aux États-Unis, au Canada, partout en Europe. Au début d'une carrière on accepte de voyager à l'autre bout du monde pour une ou deux dates, c'est important de saisir les possibilités qui se présentent et de montrer son travail partout où c'est possible, mais maintenant je souhaite travailler plus localement et penser mes tournées de manière plus raisonnée », confirme Jan Martens. Son compatriote flamand Maarten Van Cauwenberghe (Voetvolk) confirme la tendance : « Je dois avouer que c'était une période extrêmement étrange pour nous car nous avons l'habitude d'être plus souvent dans les hôtels que chez nous. Lisbeth (Gruwez, ndlr) est sur scène entre 60 et 80 fois par an, sans compter le temps que prennent les voyages car environ 70 % de nos dates sont à l'étranger. Ce temps mort nous a fait extrêmement de bien et nous a fait prendre conscience qu'il n'est plus possible d'aller à l'autre bout de la planète pour jouer seulement une ou deux dates dans un théâtre. »

Repenser les castings localement et imaginer des projets en lien avec les territoires semble désormais être nécessaire, voire inévitable, constate Michèle Noiret : « Nous travaillons actuellement avec une équipe internationale et nous voyons bien les problèmes de faire circuler aujourd'hui les danseurs à travers l'Europe. Pour la prochaine création, nous avons déjà fait le choix de ne travailler qu'avec des interprètes locaux. Tout le monde est désormais conscient qu'il n'est plus possible de déplacer autant de personnes de part et d'autre de l'Europe « juste » pour une date. Il va falloir repenser les tournées avec des projets satellites (comme des workshops ou des conférences) ou en proposant à des théâtres d'une

même région de s'associer pour accueillir un même spectacle. » Comme de nombreuses compagnies soucieuses de développer leur travail au-delà du simple « one shot », la Compagnie Mossoux-Bonté aimerait pouvoir mettre en pratique la mutualisation de ses tournées : « Depuis toujours le mot "tournée" n'a jamais été réellement appliqué. C'est important que les spectacles voyagent mais je crois que c'est le moment de penser ces déplacements sous la forme de séries et de projets annexes dans une même région par exemple. »

« La crise sanitaire a évidemment provoqué de nombreuses questions mais il me semble que les réflexions qui ont surgi pendant cette période de chaos étaient déjà présentes auparavant », déclare Leslie Mannès. Mais alors, comment déconstruire et reconstruire tout un système dont les pratiques se fondent sur la relation à l'autre, la découverte de l'autre et le voyage ? Avec la difficulté de circuler à venir, Hildegard De Vuyst et Herwig Onghena (Les Ballets C de la B) craignent qu'un énorme repli identitaire et national voit le jour : « Nous développons depuis des années des liens avec la Tunisie, l'Iran, la Palestine et le Congo mais nous avons très peur que la crise sanitaire devienne un prétexte pour réduire la mobilité internationale. Il est essentiel pour nous de continuer à imaginer un travail international et global, sans pour autant retomber sur les routes du capitalisme néolibéral. » Si elle est favorable à une redéfinition plus locale des tournées et des résidences, Nicole Mossoux estime dommageable de ne plus pouvoir tourner à l'étranger : « C'est intéressant de s'orienter vers le local mais c'est aussi très important de continuer à voyager, les échanges avec les autres cultures ont été fondateurs de l'ADN de

la compagnie. Les différentes perceptions des publics de Mexico ou de Boston, de Bujumbura ou de Wellington nous ont obligés à nous poser autrement la question du sens : que partageons-nous de l'intime au-delà des différences ? »

« Développer encore plus qu'on ne le fait aujourd'hui un travail en réseau avec les équipes locales, autour d'un spectacle, me semble une donnée positive et incontournable », concède Michèle Noiret. Elle ajoute : « Mais réussira-t-on à prendre le temps et à changer les habitudes ? Peut-être que des centres culturels en Wallonie vont enfin ouvrir leurs portes à la danse contemporaine, cela fait 30 ans qu'on attend cela... » De nombreuses compagnies basées en Belgique francophone expriment en effet la difficulté de faire circuler la danse contemporaine en dehors des grandes villes, comme a pu le mettre en exergue l'article intitulé « Le public wallon a-t-il peur de la danse ? » publié dans le Journal Le Soir en janvier dernier.

« Ça fait quelque temps que nous souhaitons développer un réseau en Wallonie. Pendant le confinement nous avons pris contact avec de nombreux centres culturels afin d'essayer de mettre en place des partenariats mais aucun n'a abouti », déplore Anne Nicolle (Dame de Pic/Cie Karine Ponties). La danse en Fédération Wallonie-Bruxelles a encore bien du mal à trouver sa place sur son propre territoire de création, confirme Leslie Mannès : « Souvent les spectacles de danse ont des tournées à l'international bien plus nombreuses qu'en Belgique. La problématique était déjà là avant la crise mais elle se révèle d'autant plus dans un contexte où les déplacements sont réduits, voire impossibles. Il y a donc un vrai travail d'échange et de dialogue à intensifier avec les structures de la Fédération Wallonie-Bruxelles. »

Des paradigmes qui s'effritent

La saturation inévitable des programmations à venir vient déstabiliser un système de (sur) production que beaucoup semblent vouloir remettre en question : « La quête incessante du nouveau crée un engrenage de créations perpétuelles. Pourtant les spectacles ont parfois du mal à trouver leur réseau de diffusion tellement l'offre est énorme », constate Leslie Mannès. Elle ajoute : « Aussi, les moyens de production sont souvent faibles et génèrent des temps de création de plus en plus courts et des rémunérations de plus en plus réduites. Il devient donc nécessaire de cumuler et accumuler les créations pour rester au travail. Cette crise est peut-être une opportunité pour se questionner sur ce que cela veut dire être au travail pour un artiste en revalorisant la dimension de recherche, d'expérimentation et des processus de création plus longs. »

Mais comment freiner et repenser un écosystème qui ne fonctionne qu'à toute vitesse ? Beaucoup d'artistes confient avoir espéré que la crise sanitaire allait créer des effets positifs sur la grande machine économique du spectacle vivant. « Au début du confinement j'ai eu l'impression de percevoir une certaine euphorie, un espoir que cette crise allait secouer ce système et déclencher de grands changements, mais on se rend compte que ce n'est pas si évident », confie le chorégraphe Thomas Hauert. Sentiment partagé par sa consœur Louise Vanneste : « J'ai eu l'espoir que ça calme la frénésie du monde. Qu'on pouvait se détacher du faire et de la production fréné-

tique. L'art est un produit de marché et, en tant que directrice de structure subventionnée, je le sens très fortement. Produire souvent, satisfaire tous les publics, tourner. Ce sont les critères des contrats-programmes, des subventions, etc. Le système est bien en place. Et même si on essaie de s'en détacher, les critères restent ancrés dans les mentalités. »

Si la crise sanitaire a suscité de nombreuses réflexions autour des modèles de production et de diffusion, certaines compagnies confirment avoir déjà opéré ce virage : « Nous étions déjà en train de réfléchir et redéfinir notre fonctionnement », confie Hildegard De Vuyst et Herwig Onghena (Les Ballets C de la B). Ils continuent : « Depuis deux ans maintenant, les Ballets C de la B se préparent à transformer leur modèle économique. La compagnie réalise plus de 70 % de revenus propres, ce qui nécessite de vendre beaucoup de spectacles et d'être constamment en tournée. Le maintien de cette économie finit par épuiser le potentiel artistique d'Alain (Platel, ndlr), qui a un poids énorme sur ses épaules : celui de créer à chaque fois un nouveau succès afin de maintenir la structure et garantir les emplois de chacun. La pandémie est venue tout simplement valider la transformation de notre modèle de travail. »

Un engorgement inévitable

Les multiples reports et les nouvelles créations à venir sont progressivement en train de générer un effet d'entonnoir dans l'écosystème du spectacle vivant. « En discutant avec les théâtres on se rend compte que les reports vont engorger les programmations des années à venir », rapportent Cathy Zanté et Michèle Noiret. Elles poursuivent : « À force de reporter les spectacles, certains théâtres ou festivals vont sans doute devoir laisser tomber des anciennes productions pour laisser la place

aux nouvelles. » Si certains théâtres ont décidé de reporter leur programmation, d'autres ont en effet déjà pris la décision de ne pas reprogrammer leurs spectacles annulés afin de ne pas impacter les saisons suivantes. « Je pense que beaucoup de pièces vont simplement arrêter de vivre », s'inquiète Ecaterina Vidick (Hiatus). Elle ajoute : « C'est déjà le cas naturellement, mais avec la pandémie c'est encore plus violent : je crains que les théâtres ne reprennent plus forcément des pièces de répertoire ou des spectacles de la saison passée. »

Faut-il repousser au maximum une prochaine création pour espérer pouvoir la mener à bien ? Face à des calendriers de plus en plus étriés avec l'augmentation des projets reportés, nombreux sont ceux qui se posent la question. Ajourner continuellement les spectacles à des dates inconnues ne fait que retarder le problème. « Si la situation continue, cela va devenir très difficile à tenir, il ne sera pas possible de faire entrer deux saisons dans une saison », signale Leslie Mannès. Elle continue : « Il va y avoir un terrible embouteillage et il est évident que de nombreux projets artistiques se verront abandonnés ou invisibilisés. Cette situation générera de fait encore plus de précarisation des emplois qui y sont associés. Toutes ces incertitudes permanentes font qu'il devient difficile de se projeter dans le futur. »

Faire face à l'incertitude

Même si les compagnies s'adaptent tant bien que mal aux contraintes actuelles, développer de nouveaux projets et se projeter dans l'avenir est devenu de plus en plus délicat pour une grande partie des intervenants du secteur culturel : « Nous avons une faculté d'adaptation et d'invention énorme mais, à force de réinventer des choses et qu'elles soient annulées, il y a comme un espoir qui s'amenuise », confie Leslie Mannès. Elle



Land Connection Practices dans le parc de la porte de Nimove, à Bruxelles, Hiatus - LCP © Caroline Lessire

poursuit : « Et sans espoir, c'est la notion même d'imagination qui est mise à mal... Ce qui est effrayant pour le futur d'une société qui en aura pourtant grandement besoin. »

En répétition pendant une partie de l'été, le chorégraphe Jan Martens raconte avoir dû travailler avec une équipe partielle de danseurs, devant jongler avec des cas contacts et des absences au jour le jour : « J'ai eu beaucoup de doutes, je ne savais pas si nous allions pouvoir finir la pièce et, en même temps, ce n'était pas possible d'abandonner le projet. Financièrement, ça signifiait l'arrêt de la compagnie. Cette crise est arrivée au pire moment : la situation aurait été beaucoup moins stressante si j'avais fait un solo. Je n'ai jamais ressenti autant de pression et de responsabilité envers mes équipes. » Créer une pièce pour 17 personnes au plateau pendant cette pandémie génère en effet de nouvelles variables qui peuvent rebuter les programmeurs, qui doivent désormais prendre en compte les risques financiers de reprogrammer un spectacle de cette ampleur. Les multiples reports de sa première initialement prévue en avril 2020 à Anvers, puis à Bruges en décembre dernier, puis à Toulouse en février 2021, induisent de nouvelles dépenses qui impactent inévitablement le budget de la compagnie.

Si chaque expérience de la crise sanitaire reste singulière pour chaque compagnie, l'inquiétude est bien présente dans chaque discours dès lors que se pose la question de l'agenda des mois à venir. « Nous essayons tant bien que mal de prévoir la suite de nos activités mais les théâtres restent encore très nébuleux sur l'avenir et sont de plus en plus frileux quant à l'idée de s'engager sur les saisons prochaines », concède Ecaterina Vidick (Hiatus). Et depuis que les théâtres

sont de nouveau fermés, les réponses se font malheureusement de plus en plus évasives, au grand dam des compagnies qui essaient tant bien que mal de monter leurs dossiers pour les saisons à venir. Ainsi, Caroline Vermeulen (ZOO/Thomas Hauert) constate depuis la rentrée beaucoup plus de prudence chez les professionnels, même chez les partenaires habituels de la compagnie : « C'est désormais très compliqué pour eux de s'engager pour les saisons à venir, donc par conséquent, ça le devient pour nous aussi. » Kristien De Coster (Ultima Vez) confirme la difficulté de planifier les deux prochaines saisons, surtout à l'international, où la compagnie réalise 70 % de ses dates : « Les programmeurs étrangers sont désormais réticents à signer des contrats avec des clauses prévoyant le paiement d'une indemnité en cas d'annulation. »

Le calme avant la tempête ?

Si tous reconnaissent évoluer dans un écosystème qu'ils aimeraient voir se renverser, chacun concède l'impossibilité de résister face à la machine institutionnelle : « Lors de la courte reprise, les activités de la compagnie ont recommencé de manière presque frénétique, avec un enchaînement serré des dates de tournée, des résidences de recherche, des ateliers, du temps d'écriture et d'enseignement. Nous nous sommes retrouvés, un peu malgré tout et malgré nous, avec une grande concentration d'activités sur les deux premiers mois de la saison, avec cette impression générale de devoir faire au plus vite, en devant rattraper le temps... », témoigne Olga de Soto. Face à cette surcharge de travail, le chorégraphe Alexander Vantournhout déclare quant à lui avoir renoncé à postposer une grande partie de ses dates et se limiter désormais à environ 70 spectacles par an. « Physiquement ce n'est

plus possible pour moi d'enchaîner autant de spectacles. En septembre le rythme était de nouveau très intense et des théâtres nous ont même proposé de jouer plusieurs fois par jour pour rentabiliser les coûts car les jauges de spectateurs étaient divisées par deux ou trois. » Nombreux sont ceux qui partagent un sentiment de fatalisme et se préparent à un inévitable retour de bâton les saisons à venir, comme en attestent les propos de Mercedes Dassy : « Pour l'instant, dans ce que j'entrevois, on se réorganise surtout pour rattraper les projets qui n'ont pu se dérouler et imaginer comment on peut envisager la suite. Ce que je comprends tout à fait. Mais j'avoue ne pas du tout savoir si cette situation débouchera à un après et à quoi il ressemblera. J'oscille constamment entre une envie de croire que cette crise aura vraiment réveillé les consciences et une certitude que rien ne changera et tout continuera comme avant, si ce n'est pire. Avec un léger penchant pour la seconde option. » •

AIDES

• **Fédération-Wallonie Bruxelles** : <https://subsides-covid19.cfwb.be/>

• Fonds de solidarité

Initié au printemps dernier par Charleroi danse et rejoint par les Briggittines, il offre une aide ponctuelle et en toute confidentialité aux danseuses, danseurs et chorégraphes en situation de précarité et/ou qui découlent d'un imprévu suite au Covid-19.

Infos : charleroi-danse.be

• Le Fonds 304

poursuit son action de soutien à la formation à distance jusqu'au 30 juin. Dès le mois d'avril, le Fonds 304 a mis en place une action particulière et temporaire permettant aux artistes, techniciens et administratifs de mettre à profit cette période de grande incertitude en suivant une formation à distance financée par le Fonds.

Pour qui ? Chaque travailleur qui peut faire état de 30 jours de prestation au cours des deux dernières années auprès d'un ou plusieurs employeur(s) francophone(s) de la Commission paritaire 304, ainsi que tous ceux qui sont sous contrat (CDD ou CDI).

Combien ? Le Fonds intervient pour 80€ maximum par journée de formation (40€ pour une demi-journée) avec un maximum de 500€ pour l'ensemble de la formation. Vous ou votre employeur payez votre inscription, le Fonds rembourse l'intervention convenue.

Quelles formations ? Tous types de formations en ligne, individuelles ou collectives, proposées par un opérateur belge ou étranger. La plupart des thématiques peuvent être soutenues dans la mesure où elles renforcent vos compétences ou vous permettent d'en développer de nouvelles. La formation doit débiter avant le 30 juin.

Contact :

Marc Denisty : deni.sty@apefasbl.org ou au 02 250 37 83

www.apefasbl.org/les-fonds-de-formation/fonds-304/action-temporaire-2020 et bientôt sur le site www.fonds304.be

• **Feed the culture**, association lancée par des bénévoles dans le but d'offrir des colis alimentaires gratuits provenant principalement d'inventures pour les travailleurs des industries culturelles et créatives de la Région Bruxelles-Capitale.

Infos : feedtheculture@bruxel.org



Mama pia, Bons baisers de Forest © Marilyne Grimmer

➔ Corps & lien La médiation au temps du coronavirus

| PAR MARIE BAUDET

Suspendues, annulées, reportées : les créations, si elles ont pu continuer de s'élaborer à huis clos, ne rencontreront pas leur public avant plusieurs semaines. Si les spectatrices régulières et spectateurs habitués en prennent tant bien que mal leur parti, ce sont davantage les nouveaux publics, les populations voisines, indirectement ou autrement concernées par les opérateurs culturels, qui risquent davantage de pâtir de cet état de fait.

L'action de médiation socioculturelle s'inscrit diversement dans le paysage. À la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale de Molenbeek, c'est un pilier. Mais comment le faire tenir debout, voire le consolider quand l'essentiel des repères s'effrite ?

« Les seules opérations qu'on ait pu poursuivre sont celles pour les moins de 12 ans », indique, comme la plupart de ses pairs, Dirk Deblieck. « Le spectacle *Ronde* de Félicette Chazerand, qui devait être présenté du 16 au 20 novembre, s'est transformé en une série de résidences intitulée *Petite Ronde*, qui a pu se faire en partie à l'extérieur, et donné lieu à deux bancs d'essai, deux présentations au sein des ateliers pour enfants. Tout le reste de la

programmation jusqu'à janvier – théâtre, conte, fêtes, Noël au théâtre – est hélas passé à la trappe », soupire le coordinateur de la Maison des cultures, qui « n'ose même pas imaginer un agenda de printemps » et étudie pour les mois à venir la possibilité encore de transformer certains spectacles en résidence, avec des sorties limitées.

Vitrines en mouvement et magie de la nuit

« Pour le reste, on s'est tourné autant que possible vers les arts de la rue. » La Maison des cultures de Molenbeek, partenaire de Catastrophe (« suite à l'annulation du Festival UP en mars, on avait reprogrammé trois spectacles, à nouveau annulés... »), salue l'initiative de Catherine Magis et de Benoît Litt d'injecter du cirque dans l'espace public via des vitrines momentanément inoccupées. « On en a d'ailleurs repéré certaines, stratégiques, dans le centre historique de Molenbeek, autant de potentielles mini-scènes », sourit notre interlocuteur.

Du 10 décembre au 30 janvier, après la distribution dans les boîtes aux lettres d'un petit kit accompagné de son vade-mecum, un triporteur et quatre comédiens vont arpenter les rues de la commune bruxelloise « en écho aux illuminations qu'auront installées les habitants à leurs fenêtres ». Dirk Deblieck se réjouit de ce *MolenLight*, nouvelle manière pour la Maison des cultures de se tourner vers

l'extérieur. « En l'occurrence vers la magie de la nuit, avec une performance légère et lumineuse. »

Alors que, depuis le début de la crise sanitaire, l'injonction à la réinvention s'est abattue sur le monde culturel – comme s'il ne s'agissait pas là de sa raison d'être –, l'institution molenbeekoise, forcée de repenser ses pratiques hors les murs, est renvoyée à son ADN : « faire participer un public qui ne va pas naturellement vers les théâtres, qui ne possède pas forcément les codes du spectacle classique ». Dans les circonstances actuelles, ajoute celui qui se définit volontiers comme le « concierge » de la Maison des cultures, « on est repiqué au vif, à travers le concept de la cohésion sociale, qui fait partie de notre identité et que nous mettons en pratique avec des artistes et des animateurs professionnels ». Le défi est de taille, assurément, mais « va dans le bon sens : une resensibilisation à nos missions de base ». Dans l'attente du vaccin qui offrira une perspective de sortir du danger du Covid, voilà une providentielle piqûre de rappel.

Accompagner l'expérience neuve du spectacle vivant

Les Tanneurs, au cœur des Marolles, ont établi de longue date un lien privilégié avec leur voisinage, notamment par le biais de ce qui s'est longtemps appelé « Projet-Quartier » : un processus participatif dont les membres, ha-

bitant à proximité du théâtre, bénéficient d'un encadrement et d'un suivi artistique, jusqu'à produire un résultat scénique. Toujours intéressant, souvent touchant, parfois mémorable. Ainsi le chorégraphe français Thierry Thieû Niang, familier du travail avec les non-professionnels (*Du printemps !*, où il relisait *le Sacre* de Stravinsky avec une vingtaine de personnes âgées jusqu'à 80 ans et plus, est une référence magistralement modeste en l'espèce), était-il associé au Projet-Quartier des Tanneurs en 2012. Créé avec des enfants, de jeunes adultes et des seniors, *Personne(s)* s'éloignait de la narration à laquelle se cantonnent souvent les travaux menés avec des amateurs, pour questionner la présence et le manque, l'humain et le temps. Un spectacle d'exception, au point d'être retenu parmi les trois nommés dans la catégorie danse des Prix de la critique.

Une fois tournée la page des Projets-Quartier, en même temps que le passage par une espèce de deuil, une nécessité s'est imposée : poursuivre le dialogue avec « ces personnes qui ont donné un moment de leur vie aux Tanneurs, leur permettre de rester en lien avec la structure », détaille Mathilde Lesage, responsable des relations avec les publics. Ainsi est né le Comité de spectateur.rice.s, qui se présente également comme « un outil d'accueil et d'accompagnement de nouveaux publics », leur offrant par exemple la garantie de ne pas vivre en solitaire l'expérience neuve du théâtre.

Boire un verre, partager un repas, converser avant et après le spectacle : même pendant les quelques semaines, entre la rentrée et le reconfinement, où les théâtres ont rouvert leurs portes, ces essentiels n'étaient plus autorisés. Un manque pour le public habitué – dans un rapport au spectacle réduit à l'acte froid de consommation – et un potentiel frein pour les nouveaux spectateurs, redoute Mathilde Lesage. « J'espère que ça ne va pas en dégoûter certains. »

La situation sanitaire ne permettant pas de lancer des activités avec des publics neufs, le théâtre a, comme ses pairs, choisi de préserver le lien. Ce qui, ici aussi, peut être maintenu avec les moins de 12 ans (en l'occurrence l'atelier proposé par Julien Carlier dans le sillage de sa création *Dress Code*, prévue en novembre et reportée en juin) doit être déplacé et/ou adapté avec le reste du public. Lié au même spectacle, le parcours breakdance destiné aux ados aura ainsi lieu au printemps.

Englober, inclure, malgré la distance obligée

Sur les 22 spectacles de la saison 20-21, six étaient prévus avec un accompagnement par un ou une artiste. C'était aussi le cas de

Patricia de Geneviève Damas. La dramaturge, artiste associée aux Tanneurs, proposait un atelier d'écriture qui, confinement oblige, a dû se reconvertir « à distance ». Avec, souligne Mathilde Lesage, « des moments d'écriture qui ne soient pas en visioconférence », afin que la gestion en reste légère et pour « garder le lien tout en n'accentuant pas la fracture numérique ». Ouvert dans un premier temps à 30 personnes, l'atelier a affiché complet en 24h, avant la décision de monter jusqu'à 50. « Pour les moments collectifs, ça fait beaucoup, mais on va trouver des solutions, constituer des sous-groupes. » À noter que de la contrainte de l'atelier « à distance » a surgi un véritable élargissement géographique puisqu'une classe de rhéto de Saint-Ghislain prend part à l'atelier, dont, outre ces élèves, les membres ont entre 22 et 83 ans.

L'écriture prend des tours divers vu la configuration singulière imposée par la crise sanitaire. Dans leur voisinage immédiat, les Tanneurs avaient entamé un projet avec les femmes de la Maison de quartier Querelle. « Au début de la saison, même si on était déconfinés, pour beaucoup, et pour diverses raisons, les activités n'ont pas repris. Il n'y a eu qu'un rendez-vous véritable en octobre », indique Mathilde Lesage. Mais le lien, là encore, se maintient, dans l'idée de « valoriser le positif ». WhatsApp est ici le médium : « Elles envoient des photos de leur quotidien et sont invitées à s'exprimer, plutôt oralement dans ce cas. » Quant aux pensionnaires, à demeure ou non, de la Résidence Sainte-Gertrude, leur atelier d'écriture s'est mué en rendez-vous téléphoniques : « Ils reçoivent des consignes, ils racontent, Geneviève note. »

Génération et territoires

Naguère associé aux Tanneurs, et auparavant au Centre culturel Jacques Franck, Mauro Paccagnella est lui-même familier du travail de mouvement avec des populations diverses, des enfants aux personnes âgées (dont à la Résidence Sainte-Gertrude, d'ailleurs). Avec le plasticien et chercheur français Éric Valette, il créait au printemps 2019, la conférence chorégraphique et documentaire (*A+X+P*), avec son titre en forme d'équation additionnant les groupes : artistes + participants aux ateliers + public.

On se trouvait là au cœur même de la compagnie Wooshing Machine. Celle-ci maintient ce cap avec *CORPS ET ANTICORPS* - accompagner le territoire, en étroite collaboration avec Charleroi danse. « Initialement pensé comme une démarche chorégraphique en lien avec la dynamique engagée à Charleroi de reconstruction du territoire et de son image, ce projet se charge aujourd'hui d'une réflexion sur les conséquences de la crise du coronavirus sur

nos gestes élémentaires de socialisation. » Matière considérable dans le présent de ce vécu inédit, autant que dans ses encore imprévisibles conséquences.

Tant à Charleroi, avec les problématiques multiples qui innervent son territoire, qu'à Bruxelles, dans le quartier à la population densément mixte de la Raffinerie, le Centre chorégraphique de la FWB mène un travail de proximité. Si, comme le rappelle Fabienne Aucant, les cours destinés au public adulte ont dû être suspendus, les activités pour les enfants de moins de 12 ans sont maintenues. Durant l'été déjà, Charleroi danse avait tenu à proposer des stages (sous la direction notamment de Djino Alolo Sabin, danseur et rappeur) aux écoliers longuement privés de lien social.

Corps connectés

Dans la plupart des structures, les enfants en âge de primaire, on l'a vu, ont pu poursuivre les stages ou ateliers. Pour les ados, chez qui ce besoin se manifeste tout autant quoique différemment, les mesures anti-Covid contraignent le champ des possibles. Outil de scolarisation à distance et de télétravail, la visioconférence s'invite dans le champ des loisirs et de la créativité. La Maison des cultures de Molenbeek propose aux ados les cours habituels – théâtre, fablab, danse orientale... – par Zoom. Et ouvre ses locaux aux étudiants du secondaire et au-delà qui n'ont pas forcément chez eux l'espace nécessaire pour travailler.

Très actif dans le maillage socioculturel et intergénérationnel du quartier Wiels, le Brass, Centre culturel de Forest, questionne de longue date le rapport des enfants et adolescents aux écrans, dans une dynamique formatrice et positive. Les interfaces connectées démontrent ici encore leur pleine utilité pour assurer le suivi, par exemple, de l'atelier M.T.V. (musique, texte, vidéo) axé sur l'écriture, la pose de la voix, le slam et, à terme, la présence scénique, pour les 13-20 ans.

On citera pour conclure la formidable initiative « Bons baisers de Forest », menée par le Brass en partenariat avec le service seniors de la commune de Forest, où s'emboîtent à ravir tous les liens évoqués jusqu'ici : à l'heure des voyages proscrits mais où tous les rêves restent permis, une vingtaine de personnes ont posé devant l'objectif de Marilynne Grimmer, qui, selon leurs souvenirs et leurs souhaits, a opéré la téléportation par l'incrustation dans un paysage aimé ou fantasmé. De la parole à l'image, de l'écoute au regard, des réseaux sociaux à l'affichage dans l'espace public : les corps à nouveau et plus que jamais reliés. •



Jeune public ou l'éloge du vivant

Entretien avec Christian Machiels

| PAR ALEXIA PSAROLIS

Adaptabilité et souplesse, les maîtres mots du manuel de survie en temps de crise. Du code vert au code rouge, Pierre de Lune, le Centre Scénique Jeunes Publics de Bruxelles, en voit de toutes les couleurs, à l'instar de tout le champ des arts vivants (et au-delà). Malgré l'incertitude, Christian Machiels, son directeur, reste confiant en l'avenir et, surtout, convaincu du « besoin qu'ont les enfants de vivre un projet collectif, des moments d'expression de soi, de poésie et de corps ».

Il y a quelques mois, c'est-à-dire une éternité, Pierre de Lune avait pris la décision de programmer une saison normale, tant au niveau des représentations scolaires que de l'art à l'école, et de s'adapter en fonction de l'évolution de la situation, un contexte mouvant qui requiert créativité et plus d'un tour dans son chapeau. En code vert (jusqu'au début du mois de novembre), les ateliers dans les classes et dans les Hautes écoles se déroulaient « à peu près normalement », selon le protocole sanitaire. Il ne faut pas être doté d'une imagination débordante pour concevoir la difficulté à maintenir la distance réglementaire d'1,50 m dans le cadre d'un atelier théâtre ou danse destiné à des enfants. Passés en code rouge (après les vacances de la Toussaint), « les représentations scolaires ont dû être annulées jusqu'en décembre, ce qui est préjudiciable pour les enfants, les compagnies, les enseignants. Cependant, le code rouge n'empêche pas la venue d'artistes dans les écoles primaires (l'artiste ayant été considéré comme personne essentielle par la ministre de l'Éducation Caroline Désir). En revanche, certains ateliers pour adultes et formations à destination des Hautes écoles ont dû être annulés, d'autres sont menés en mode digital ».

Rémunérer les artistes

En dépit des annulations de formations et d'ateliers, le Centre scénique bruxellois demeure vigilant à rémunérer artistes et intervenants. En mars et en mai dernier, la Fédération Wallonie-Bruxelles avait mis en place deux fonds d'urgence pour les spectacles annulés la saison passée, dont l'art à l'école ne faisait pas partie. « Un troisième fonds d'urgence concernant les représentations publiques est en train de se mettre en place, dont les modalités ne tarderont pas à être connues. Le volet spécifiquement Art à l'école dépend de la COCOF (*Commission communautaire française*, ndlr), qui nous octroie une subvention à l'année et non remise en question. Ce soutien aux artistes est évidemment rendu possible grâce aux subventions dont nous bénéficions ».

Du charnel au virtuel

Durant le premier confinement en mars et avril, Pierre de Lune avait lancé un projet de création numérique rémunérée qui permettait



Voyage dans ma chambre © Collectif Rien de Spécial

de soutenir les artistes (91 au total pour un montant global de 17 290 €), tout en proposant aux enfants un bol d'air artistique essentiel. Si les retours – informels – des parents et des enseignants sur cette expérience inédite demeurent positifs, Christian Machiels souhaite retrouver au plus vite la dimension vivante et incarnée des arts de la scène, sans passer par la case numérique. « Lorsqu'en septembre-octobre nous avons pu reprendre les représentations, j'ai mesuré l'importance tant pour les enseignants que pour les enfants de se retrouver dans une salle, de voir des artistes sur une scène, d'être émus ensemble... Le plaisir était perceptible ! Ce travail artistique sur un plateau correspond à un réel besoin. Il est important pour les enfants d'aller au théâtre ! »

Si la situation ne s'améliore pas, le directeur et son équipe imaginent des alternatives aux écrans qui ont grandement envahi le quotidien des enfants et des ados. Des idées ? « Des petites formes jouées en classe, comme *Maintenant que vous êtes à la fenêtre vous aussi* écrit par Valériane de Marteleire, durant le premier confinement, et lu en classe, suivi d'un petit débat philo. L'idée est de continuer à jouer un spectacle même si cela se passe dans la salle de gym ou celle de psychomotricité pour les petits... » Ceci étant, emmener les jeunes au théâtre découvrir un spectacle dans des conditions professionnelles demeure le credo que défend ardemment Christian Machiels. Et si la fermeture des théâtres perdurait ? L'équipe de Pierre de Lune, si elle a la tête dans les étoiles, gardent les pieds sur terre et envisage avec pragmatisme différents scénarios « pour que les enfants soient en contact avec le vivant ». « Investir l'espace public, quand le temps sera plus clément, concevoir par exemple un spectacle comme une promenade au départ de l'école durant laquelle surviennent des rencontres, une performance de danseurs ici, un numéro de circassiens là, une lecture devant un bâtiment un peu plus loin... Nous devons

inventer d'autres choses. » Retrouver le corps, dans sa dimension charnelle. Un besoin, pour ne pas dire une nécessité.

Le casse-tête 2021

Covid oblige, les Rencontres Théâtre Jeune Public de Liège ont été annulées et celles prévues à Bruxelles en lieu et place du festival Noël au Théâtre ont, sans surprise, subi le même sort. Les conséquences, pour Christian Machiels, sont « terribles puisqu'elles vont entraîner un phénomène d'embouteillage. Les cinquante-quatre spectacles qui y étaient programmés ne seront pas vus par les programmeurs et ne seront donc pas diffusés. Or, en 2021, les Rencontres présenteront de nouvelles œuvres. Comment absorber les spectacles non présentés en 2020 et les créations de 2021 ? Engorgement auquel vont également s'ajouter les pièces annulées cette saison et reportées la saison prochaine... Nous serons sans doute contraints de devoir tout décaler d'un an avec les conséquences artistiques et financières que cela suppose... et la crainte que certains spectacles qui n'ont pu être joués disparaissent. » À l'heure où se profile un éventuel reconfinement, les structures Jeune public, en concertation avec la Chambre des Théâtres pour l'Enfance et la Jeunesse (CTEJ), planchent sur ce qui apparaît déjà comme un casse-tête.

Cette crise a-t-elle fragilisé le Jeune public, l'aura-t-elle mis en péril ? Négatif ! Elle aura, au contraire, révélé l'importance et la vitalité d'un secteur, selon le responsable. « Le retour au réel, au mois de septembre, a prouvé la nécessité d'avoir des enfants dans des salles, des artistes dans les classes et sur un plateau. Le Covid nous fait réfléchir encore plus au sens de nos interventions et de ce que nous voulons transmettre. » Si l'agueusie est l'un des symptômes du coronavirus, ce goût du vivant, lui, ne risque pas de disparaître. •



ékla, journal de bord

| PAR SARAH COLASSE, DIRECTRICE DU CENTRE SCÉNIQUE DE WALLONIE POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

Le 13 mars 2020. Le mot crise entre parenthèses à côté d'« ékla » dans l'agenda. La situation s'aggrave, l'arrêt guette. La fermeture des écoles est annoncée. Dans la hâte et l'incertitude, rédiger un courriel à l'attention des artistes partenaires.

Un autre courriel à l'équipe. Maintient-on l'atelier Fedasil prévu samedi dans notre salle avec Milton Paulo Nascimento de Oliveira ? Non. Hélas. Nous allons devoir y renoncer. Premier d'une longue suite de renoncements. Dont on n'imagine pas encore l'ampleur. Cependant, nous apprenons que, si les théâtres doivent fermer leurs portes au public, ils peuvent encore accueillir les artistes en répétitions. Javier Suarez viendra donc bien, comme prévu, à partir du lundi qui suit. Avec Erika Faccini. Des bancs d'essai sont programmés dans 15 jours. Montage, début du travail, puis stop ! Le confinement est déclaré. Le décor de *Bleu sans pluie* restera durant de longues semaines sur le plateau sans personne pour l'animer.

L'art à l'école à distance

Le temps passe, inédit, les réunions en vidéoconférence s'enchaînent, s'appriivoisent... La concertation entre partenaires du secteur jeune public va bon train, l'équipe d'ékla s'invente un nouveau fonctionnement, à l'instar de tous les travailleurs. Comment rebondir ? Comment préserver les liens ? Comment maintenir un maximum d'emplois artistiques ? Comment garder le sel de ce qui nous réunit ? De courriels en coups de fil, de téléconférences en atterrissages numériques, l'art à l'école se

propose à distance. Si les professeurs arrivent à enseigner au loin, tentons, nous aussi et grâce à leur précieux concours, d'y insuffler une continuité ! Nos artistes ont carte blanche. C'est ensemble que nous pourrions réinventer ! Les solides fondations du projet permettent d'accueillir le fragile.

En émaneront des perles, des pépites, des instants suspendus. Tels que ce *En attendant*, petit film créé par Caroline Cornéris et Frédéric Vannes. La danse des enfants de maternelle, tour à tour, avec une chaise, inspirée de *Stoel*. Filmés dans un jardin ou un salon. Magique ! Ou encore la capsule *Des bulles sur le trottoir* : Ornella Venica, son enseignante partenaire et Angélique Demoié, des Chiroux, ont glissé la proposition de rendez-vous dans les boîtes aux lettres des petits élèves. Les trois femmes dansent sur le trottoir ; des enfants, leurs parents les regardent depuis la fenêtre ou le balcon, certains descendent et dansent avec elles, chacun dans une bulle dessinée à la craie. La tristesse d'écrire ce mail qui annonce la suppression des Rencontres Art à l'École à Charleroi danse. Mais ce n'est que partie remise ! En mai 2021.

Reporter aussi le nouvel appel à candidatures pour laisser le loisir aux partenaires actuels de poursuivre l'an prochain. Côté spectacles, envisager la saison suivante sans la perspective d'un Huy immédiat, sans savoir ce qui sera possible... Faire confiance surtout !

Rebond et adaptation

En juillet, retrouver avec bonheur le sens et l'essence de nos missions en regroupant, sur une semaine, l'ensemble des ateliers prévus

au Centre Fedasil. Rebond inespéré et moment de grâce vendredi soir à ékla ! Une dizaine de jeunes en provenance d'Afghanistan, de Colombie, de Somalie, du Maroc, de Guinée... viennent de vivre des jours inédits avec Milton. Sur le plateau, la force des liens créés, la vigueur d'énergies belles et plurielles, la joie d'être là. Ensemble !

À la rentrée, le pari d'une date : le 30 septembre. Afin d'y accueillir artistes, enseignants, puéricultrices, médiateurs culturels... des quatre coins de la Wallonie, comme chaque année, pour ouvrir l'opération Art à l'École nouvelle édition. « Soyez rassurés, nous resterons dehors ! » Avec les artistes associés, l'équipe et les partenaires du CCBW, imaginer une formule en plein air. Pour se rencontrer, se retrouver : une marche aux accents bucoliques dans Court-Saint-Étienne et des haltes artistiques qui font un bien fou. Parmi lesquelles les élans salutaires de Lisa Da Boit, pour spectateurs masqués, sous le toit d'un hangar. Sa rose rouge sur le mur gris et rappé comme la permanence de la beauté. Quoi qu'il arrive encore. Au loin, une petite fille a garé sa trottinette sur le sentier, subjuguée.²

Bouger, un besoin

Des neuf formations prévues à l'automne, il n'y en aura que deux. Les autres seront reportées. Et ces deux-là auront valeur de trésors. L'une touche à l'écriture avec Vincent Tholomé. L'autre, à la danse avec Fatou Traoré. Danser ? Se toucher ? Vraiment ? Oui ! Repenser alors la formation pour la replacer dans un nouveau cadre, avec des protocoles sanitaires stricts. Fatou avance à l'instinct afin d'accueillir chacun là où il est et de recréer un esprit de groupe, esprit mis à mal par tant de restrictions liées au contact direct à l'autre. « J'ai retrouvé mon âme d'enfant », déclare une participante.

Dans les écoles et dans les crèches, là où les ateliers peuvent démarrer, c'est le même bonheur, la même nécessité, le même besoin. Christine Heyraud ne peut plus interpréter *Dimanche*, dont la tournée s'est retrouvée coupée en plein élan, mais peut encore se rendre, pour ékla, auprès d'enfants et d'adolescents à Tournai. Une nouvelle façon d'être en atelier s'impose : masquée et à distance. Mais on s'adapte, on s'élanche et on danse. « Ils en ont besoin ! », témoigne la danseuse, ils ne vont plus au spectacle ni nulle part ! Ils découvrent une autre approche du corps et c'est important qu'ils puissent... bouger ! »

Côté spectacles, on reporte encore comme on peut, on investit les écoles avec des propositions adaptées. *L'étrange intérieur* de Florence Klein se transforme en lecture autour d'un pas de danse devant des yeux pétillants. « La magie du presque rien, la magie d'être ensemble. La magie des mots. La magie du jeu, du rire, du nous. La magie enfin de l'enfance qui toujours nous surprend », se souvient l'auteure.

Décembre 2020. *Bleu sans pluie* devait rencontrer son public. Nous devons, une fois encore, postposer ce rendez-vous. Nous ferons tout notre possible pour le rendre extraordinaire ! •



© Jessica Amico



© Benoîte Fanton



La danse est-elle facebookable ?

PAR ROSITA BOISSEAU

Pas de spectacles à savourer pour de vrai dans les salles de théâtre, confinement oblige ? Qu'à cela ne tienne, les propositions de retransmission de pièces et de débats sur les réseaux et les sites Internet se multiplient depuis le vendredi 30 octobre, début de la seconde période confinée en France.

Votre agenda s'était vidé d'un coup ; il se remplit à toute allure. On a ainsi pu assister – et on ne cite que quelques exemples – à la première de *Créer aujourd'hui*, programme contemporain en direct sur Facebook du Ballet de l'Opéra national de Paris, de la création de *Les merveilles*, nouvel opus de Clédat & Petitpierre sur la chaîne YouTube du Lieu Unique, à Nantes, ainsi qu'à celle de la chorégraphe Jann Gallois sur Vimeo et de la compagnie hip-hop Art Move Concept lors d'une soirée présentée par le festival Kalypto sur Facebook.

Vite, très vite, les compagnies de tous styles, les théâtres, des plus petits au plus prestigieux, ont réagi. À l'échelle internationale, le Tanztheater Wuppertal Pina Bausch a même offert une représentation gratuite en streaming de *Das Stück mit der Schiff* (1993), tandis que l'artiste israélien Ohad Naharin proposait

également, mais en mode payant, le film de sa pièce *Yag*. Ce virage numérique affirmé avait déjà été très négocié pendant les mois de mars et avril. Dès le début du premier confinement, les danseurs, seuls chez eux, ont commencé à s'entraîner entre la cuisine et le salon, et envoyé sur Facebook et Instagram des petits films, leçons de danse, courtes créations chorégraphiques pour à la fois continuer à travailler et faire vivre leur art. Lors du second, certains, très présents, n'ont pas éprouvé l'envie de refaire ce qu'ils avaient déjà proposé. Ils ont basculé sur de nouvelles opérations soutenues par une mesure de crise qui n'existait pas en mars : l'autorisation de continuer à répéter dans les studios.

Internet, vitrine digitale

Ce paramètre, décisif pour rayonner autrement, a impulsé des séances « à huis clos » auxquelles des programmateurs et des journalistes, évidemment en petit nombre, ont été conviés en évoquant l'élaboration des saisons et le post-Covid. Ces « filages » ont été pour la plupart filmés pour être retransmis en direct ou dans la foulée sur les sites et réseaux. Avec toujours les mêmes enjeux d'exister, d'être visible, de parier sur l'avenir mais aussi de toucher les diffuseurs dans une période terriblement creuse. « On a tout intérêt à se servir de ces outils, commente le chorégraphe Mourad Merzouki. C'est une vitrine énorme, un

tremplin pour les artistes. Il y a un impact évident pour les compagnies et leurs projets. » Même constat pour Valentine Nagata-Ramos. Soutenue par la Caisse des Dépôts, elle va réaliser une captation de *B Girl*, qui sera diffusée gratuitement sur la web TV du Théâtre des Champs-Élysées et les réseaux sociaux de la Caisse des Dépôts. « C'est devenu très difficile pour les jeunes chorégraphes, confie-t-elle. La reconnaissance passe de plus en plus par les réseaux et le confinement a accentué le phénomène. Montrer un film joue beaucoup pour toucher les professionnels que l'on a par ailleurs toujours autant de mal à rencontrer. »

La nouveauté de ce mouvement de fond réside dans le cadrage, certes relatif mais tout de même, de ces retransmissions. Si la plupart du temps, elles sont gratuites, elles s'offrent maintenant aussi parfois payantes aussi. Cela a été le cas pour le Facebook Live de *Créer aujourd'hui*, le vendredi 13 novembre. Le ticket à 4,49 €, valable pendant 48 heures, a été acheté par 8 000 personnes, et elles étaient 5 000 à suivre la soirée en direct. Les recettes allaient dans les caisses de l'institution parisienne. Nouveau modèle économique ? Affaire à suivre. En attendant, l'Opéra national de Paris lance sa plate-forme de films dès le 15 décembre avec un panel de vidéos gratuites et payantes.

Les réseaux sont devenus l'issue de secours d'une crise sanitaire qui éloigne tout rassemblement de public. La portée d'une œuvre, son intérêt et son succès ne se mesurent désormais plus aux applaudissements. Elle se quantifie au nombre de personnes présentes en ligne, aux commentaires et aux nombres de vues. Qualité et quantité ne font pas nécessairement bon ménage comme on peut en juger à bien des niveaux sur Internet. Par ailleurs, une vidéo n'a rien à voir avec un spectacle vivant. La captation, sophistiquée ou pas, est toujours une réécriture de la pièce. Elle en propose un découpage, une relecture. Elle peut la valoriser comme l'abîmer, accentuer sa photogénie ou parasiter sa singularité.

Vers un nouveau modèle ?

Certains artistes se dressent contre ce raz-de-marée. Ils ouvrent le débat sur la pertinence et le sens de ce déferlement. Le spectacle vivant et la danse en particulier sont-ils facebookables et numérisables à loisir ? Dans le cadre de la Nuit du cirque numérique, normalement à l'affiche dans une centaine de lieux en France et à l'étranger, du 13 au 15 novembre, puis uniquement visible sur le site Internet de la manifestation, le circassien Sébastien Le Guen a décidé de mettre un « écran noir ». Il y avait écrit : « Lorsqu'un artiste de cirque apprend une annulation, se résout à accepter une annulation, il est d'abord et avant tout en deuil. Il fait le deuil de parfois plusieurs dizaines d'années de pratique qui font qu'il est un artiste de cirque. Il fait le deuil de plusieurs milliers d'heures de travail qui font que son geste est un geste de cirque, qu'il est à la fois un artiste performant et fragile, surnaturel et

sensible. Mais il fait aussi le deuil d'un moment, de ce moment si particulier où son œuvre rencontre le public, se constitue par cette rencontre, voire pour certains s'élabore par cette rencontre... » « Il y a une sorte d'injonction à aller vers le numérique sans concertation, explique-t-il. Le spectacle vivant est sensible, précieux. Il se construit en direct dans sa relation au public. On doit le protéger. »

Pour le Facebook Live de l'Opéra de Paris, trois chorégraphes sur les quatre programmés, Sidi Larbi Cherkaoui, Tess Voelker et Mehdi Kerkouche, starifié pendant le premier confinement grâce à ses cours et son festival sur Instagram, ont répondu présents. Damien Jalet, en revanche, qui a pendant le premier confinement proposé régulièrement des spectacles en ligne, a refusé de faire sa « première mondiale » sur les réseaux. « On a tellement travaillé que présenter la pièce dans ces conditions ne me semblait pas possible, explique Damien Jalet. Sans aucune préparation, passer de la scène à l'écran, et en live, avait quelque chose d'improvisé. Si encore on avait travaillé préalablement avec un réalisateur... Par ailleurs, je pense que regarder un spectacle sur Facebook en faisant plein de choses parallèlement chez soi n'a rien à voir avec le fait d'aller voir une pièce au théâtre. Cela ritualise cette expérience qui demande une concentration. »

Ces questions sont de plus en plus présentes parmi les professionnels de tous bords. Une lettre ouverte signée par des dizaines de personnalités dont beaucoup de gens de théâtre a été envoyée mardi 24 novembre à la ministre française de la Culture, Roselyne Bachelot.

Les artistes alertent sur différents points. « Nous pouvons nous demander si le nombre de vues fluctuant ne conduira pas à une mise à l'écart des spectacles qui n'auront pas été validés par un suivi important, légitimant ainsi leur éviction. » Ils pointent aussi l'aspect économique du phénomène. « Les réseaux sociaux sont les seuls bénéficiaires économiques de ces diffusions. Il est grand temps de régler les droits des acteurs, des auteurs, des metteurs en scène et les conditions de diffusion dans ce cadre. »

Il n'empêche que l'incroyable débat sur la démocratisation de l'art se prend un joli coup de fouet dans l'affaire. Lire par exemple les remerciements des spectateurs basés partout en France devant la soirée de ballets proposée par l'Opéra était très émouvant. Certains évoquaient le plaisir d'avoir pu assister à une représentation au Palais Garnier, qu'ils ne connaissaient pas, soulignant qu'ils n'avaient jamais eu la chance d'y aller pour de vrai. Un bon point pour le numérique à condition qu'il n'entame pas le retour du public dans les salles. • Rosita Boisseau



PUBLICATIONS



Carole Talon-Hugon, L'art sous contrôle, PUF, 2019, 137 p.

La philosophe décortique le « nouvel agenda sociétal et les censures militantes » au sein du monde culturel et artistique. Elle dénonce, dans cet essai – pavé dans la mare –, « l'obsession des différences qui clivent au détriment des ressemblances qui rassemblent ». Combat LGTB, cause féministe, lutte postcoloniale, drame des migrants, conscience écologique, Carole Talon-Hugon dresse un état des lieux de cet « art sociétal » dont l'une des caractéristiques est de développer des revendications catégorielles. L'auteure livre une réflexion étayée de nombreux exemples, fustigeant ce « tournant moralisateur de l'art contemporain ».

Pratiques de la pensée en danse. Les ateliers de la danse. THYRSE n° 14, la collection du CTCL de l'Université de Nice-Sophia Antipolis, L'Harmattan, 2020, 592 p.

Fruit d'un processus collectif mené par les chercheuses et chercheurs en danse de l'Université Côte d'Azur, cet ouvrage dresse un panorama des acquis et des tendances de la recherche en danse des 15 dernières années. Dirigé par Marian del Valle, Bianca Maurmayr, Marina Nordera, Camille Paillet et Alessandra Sini.

Marian del Valle, Danses en dormance, Rhuthmos, 2020, 157 p.

Second opus de la danseuse-chorégraphe et chercheuse qui réside à Bruxelles. Après *Matières Vivantes. Danses-écritures en processus*, Marian del Valle partage ici une découverte :

« son corps de danseuse détient un savoir enfoui, mais vivant et en constante transformation », selon les mots de Marina Nordera qui préface le livre. Sans nostalgie, elle explore les traces du passé et la façon dont ces « danses en dormance » qu'elle a incorporées se réactualisent dans le présent et dans ses danses à venir. Ses souvenirs personnels révèlent de nombreuses figures féminines, intimes ou célèbres, qui émaillent son parcours de danseuse. « Après avoir quitté le corps, les danses continuent leur vie ailleurs », note Marian del Valle. Écrire reste pour elle une façon « d'accompagner la danse, de la prolonger ». Car l'écriture, on le sait, contient en elle une promesse d'éternité ; ce livre en est la tangible démonstration.

Nouvelle histoire de la danse en Occident. De la Préhistoire à nos jours. Collectif sous la dir. de Laura Cappelle, Seuil, 2020, 359 p.

La sociologue et journaliste Laura Cappelle réunit ici 27 spécialistes internationaux de la danse occidentale qui livrent leur lecture de la danse, de la Préhistoire à nos jours. « Des premiers indices de transes dansées à la libération moderne du corps, des ballets de la Renaissance à la création chorégraphique actuelle, cet ouvrage décrypte le mouvement à la lumière des dynamiques sociales, culturelles et artistiques qui l'ont façonné en Occident. » Marina Nordera, Marie Glon, Hélène Marquié, Laure Guilbert, Patrick Germain-Thomas... autant de plumes qui côtoient celles d'autres chercheurs, traduits pour la première fois en français. Un dialogue, en somme, destiné à tous les amoureux de la danse.

Collection danser, publiée par l'association Quadrille, Lyon

dançer (d minuscule et ç) est une collection de livres graphiques consacrés à la danse, destinés aux enfants et aux adultes curieux de découvrir et/ou de transmettre l'art du mouvement. Inaugurée en 2018, cette aventure éditoriale originale, initiée par l'association Quadrille, allie joyeusement danse et graphisme. Elle se poursuit aujourd'hui avec deux nouveaux titres comme des jeux à danser :

Signalétique orchestrale ou parcours à danser. Conçu par Jeanne Vallauri avec des textes signés Mary Chebbah et une mise en jeu de Bérengère Valour.

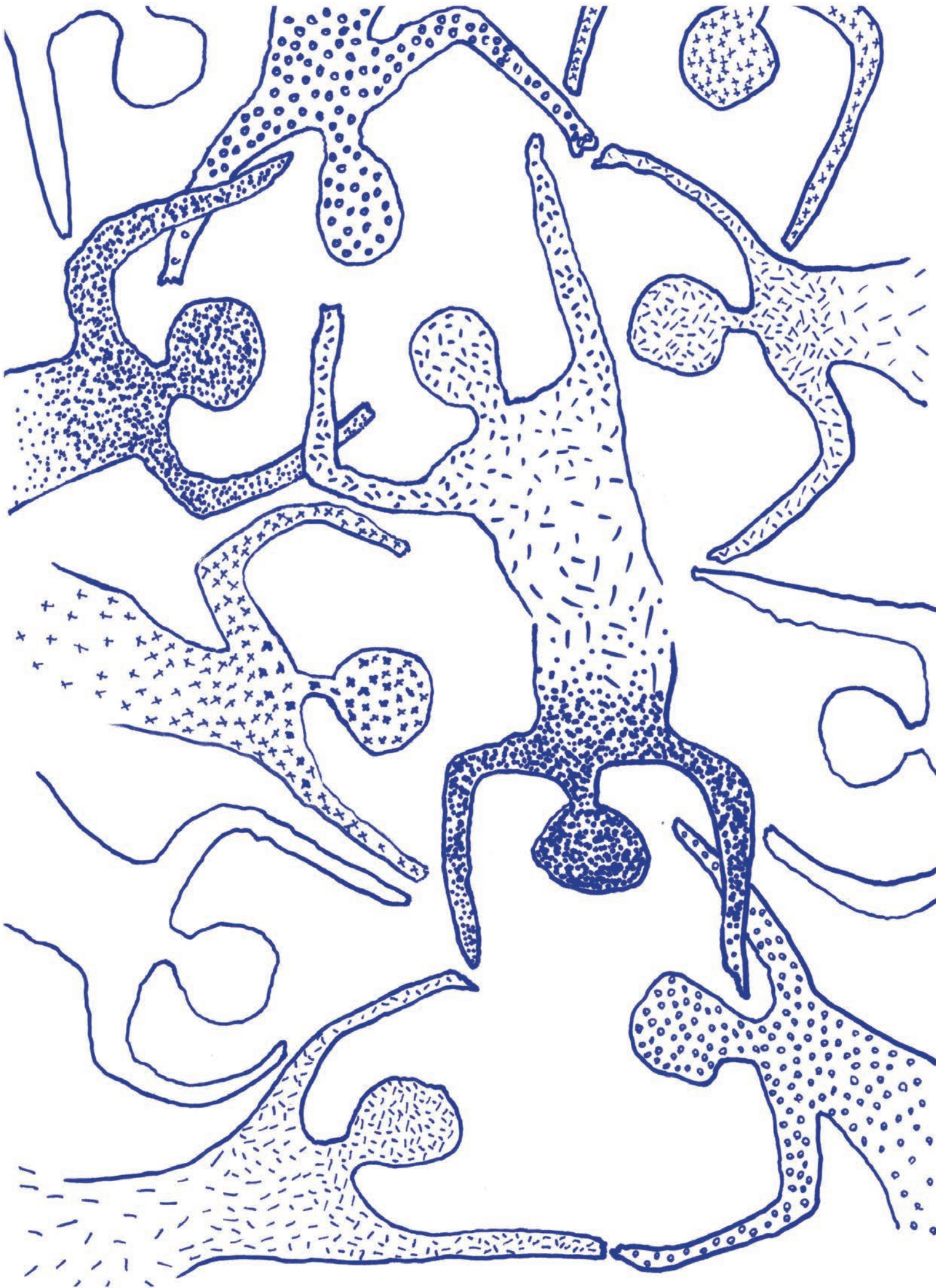
La page devient un territoire ludique et poétique, le livre, « une invitation à se promener, ici ou là, comme ci ou comme ça, dans différentes aires dansantes où se seraient logées des sortes de panneaux de «code à danser», derrière lesquels se cachent des œuvres chorégraphiques. »

Ici, là et tout autour. entre danse et nature. Par Patricia Ferrara (danse et texte) et Bianca Million-Devigne (graphisme)

Ce livre de danse destiné aux enfants met en relation directe le corps et le paysage. « Une traversée autour du corps dans l'espace et l'espace du corps, tout en faisant éclore une gamme d'états sensoriels, de couleurs, de formes, de vagabondages, d'éclats via des dessins, des photographies, des mots. »

Alexia Psarolis

Tous ces livres sont en consultation au Centre de documentation de Contredanse.



Charleroi danse
centre chorégraphique
de Wallonie-Bruxelles

Les Écuries
Bld Pierre Mayence 65c
6000 Charleroi

→ **La Raffinerie**
Rue de Manchesterstraat 21
1080 Bruxelles

www.charleroi-danse.be
071 20 56 40

danse festival LEGS

2021

19 mars – 03 avril

- Mark Tompkins
- François Chaignaud & Akaji Maro
- Nora Chipaumire
- Marie-Caroline Hominal & Nelisiwe Xaba
- Marian del Valle
- Calixto Neto & Luiz de Abreu
- Alireza Mirmohammadi
- Marion Sage
- Jérôme Bel
- Daniel Larrieu
- Ayelen Parolin
- Virgilio Sieni
- Stéphanie Auberville
- Cassiel Gaube
- Marco Berrettini



Bruxelles

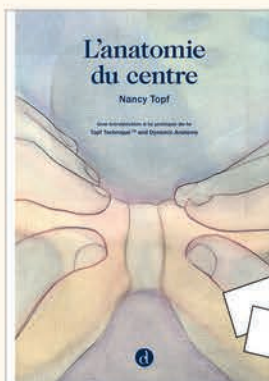
Tidjani N'Diaye

Volmir Cordeiro

Design graphique : g333333
Visuel : retravaille - asptf. Une photographie de Pierre Figeac/omaart - stock.adobe.com

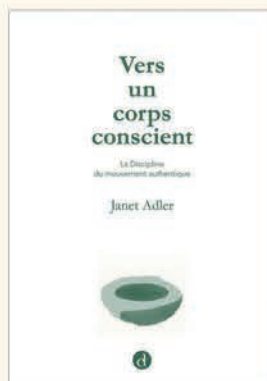
CATALOGUE DES ÉDITIONS CONTREDANSE

Ressources pour le corps : Techniques et pratiques de danse



**NOUVELLE
PUBICATION**

L'anatomie du centre
Nancy Topf
Traduction : Aude Fondard
16 €

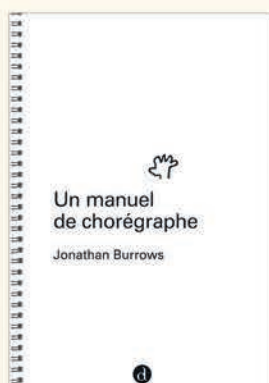


Vers un corps conscient
Janet Adler
Traduction : Marie-Pascale Lescot avec la
collaboration de Françoise Broillet
28 €



Le corps pensant
Mabel Elsworth Todd
Traduction : Élise Argaud
et Denise Luccioni
28 €

Ressources pour la création : Écrits de chorégraphes et d'artistes



Un manuel de chorégraphe
Jonathan Burrows
Traduction : Denise Luccioni
22 €



**DVD-ROM
EN PROMOTION**

**Anna Halprin,
Dancing Life / Danser la vie**
Baptiste Andrien & Florence Corin pour
Contredanse
Traduction et sous-titrage : Denise Luccioni
32 €

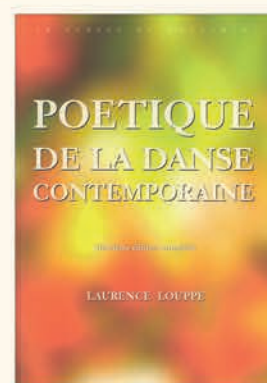


De l'une à l'autre
Ouvrage collectif
28 €

Ressources historiques : Textes théoriques et moments-clés de l'histoire de la danse



Mudra, 103 rue Bara
Dominique Genevois
28 €



**Poétique de la danse
contemporaine**
Laurence Louppe
25 €

**Retrouvez l'ensemble
de nos publications
en vente sur :**
www.contredanse.org



À PARAÎTRE

La respiration

Hubert Godard

Avec la collaboration de Charlotte Hess et de Claudia Righini

À la manière des philosophes de l'Antiquité, pour lesquels l'enseignement était au service d'une manière de vivre, le chercheur et praticien Hubert Godard propose une approche vivante de la respiration. À travers les mots, les gestes et le toucher, il nous invite à ressentir combien notre respiration est subordonnée à notre attitude posturale en lien direct avec le monde qui nous entoure.

Retrouvez *Gravity* en livre audio sur un magnifique vinyle en édition limitée !

Au fil des mots, des silences, des respirations et des pages qui se tournent, le danseur et pédagogue américain Steve Paxton témoigne de l'expérience d'une vie avec la gravité. Une occasion unique de l'entendre sur l'un de ses sujets de prédilection et de s'accorder au rythme de sa parole.

Inclus également le fichier mp3 (en téléchargement)

Lu par Steve Paxton en anglais
25 €

Plus d'informations : contredanse.org



ABONNEMENT

Envie de recevoir le journal *Nouvelles de danse* directement chez vous tout en bénéficiant d'une réduction sur nos éditions ?
L'abonnement est fait pour vous !

Pour 20 €, recevez 3 numéros du journal et profitez de 10 % de réduction à l'achat de nos éditions sur le bookshop de Contredanse.

Infos & abonnements : contredanse.org

